PUBLICATIONS DU QUÉBEC

L'art religieux des routes du Québec

Jean Simard

Québec

Les
PUBLICATIONS
DU QUÉBEC

103-03361/

L'art religieux des routes du Québec

Jean Simard

À ma compagne
Micheline Vaillancourt
femme de foi et de continuité

Québec

BIBLIOTHÈQUE ADMINISTRATIVE
CONSEIL DU TRÉSOR / SERVICES GOUVERNEMENTAUX
Éléments de catalogage avant publication

Simard, Jean.
L'art religieux des routes du Québec / [recherche et rédaction] Jean Simard ; [réalisée par la Direction des communications du ministère de la Culture et des Communications]. – – Sainte-Foy, Québec : Publications du Québec, ©1995.

(Collection Patrimoines. Lieux et traditions ; 6)
Bibliogr.
ISBN 2-551-16299-8

1. Architecture religieuse - Québec (Province) 2. Chapelles - Québec (Province) 3. Croix de chemin - Québec (Province) I. Québec (Province). Ministère de la Culture et des Communications. II. Titre. III. Collection.

C84 A1 P38 6 1995

Les nombreuses croix de chemin ne manquent pas de susciter l'intérêt des voyageurs venant de pays où il n'en existe pas. On en trouve le long de toutes les routes de campagne et leur composition est plus ou moins élaborée selon le degré de dévotion et les moyens de ceux qui les ont élevées là, tantôt une seule personne, tantôt une famille, tantôt un groupe de voisins. Il n'est pas rare de voir sur de grandes croix un Christ grandeur nature en bois sculpté. On les appelle alors des calvaires, et généralement ils sont soigneusement entourés d'une clôture et surmontés d'un toit. Certains sont plus imposants encore et comportent en plus les deux larrons. J'ai une fois demandé la permission de photographier l'un d'eux à une famille qui habitait tout près. Non seulement me l'a-t-on accordée sur-le-champ, mais les femmes se sont empressées de m'offrir d'aller poser devant le calvaire pour agrémenter le tableau. Leur sans-gêne et l'absence de tout sentiment de respect pour cet objet de culte m'ont complètement sidéré.

Traduit de William Parker Greenough, *Canadian Folk-Life and Folk-Lore*, New York, George H. Richmond, 1897, p. 69-70.

Le Québec, une terre colonisée par le ciel

Aux yeux de l'étranger, le Québec apparaît souvent comme une terre littéralement colonisée par le ciel. On n'a qu'à consulter avec un peu d'attention une carte routière pour se rendre compte combien les noms des villes, villages, cours d'eau et montagnes font référence à l'au-delà. Saint Laurent nomme un fleuve qui partage entre sud et nord la population du Québec, une rue aussi qui divise entre est et ouest la ville de Montréal. Notre-Dame donne son nom à une importante chaîne de montagnes tandis qu'elle relie tous les villages de la rive nord du fleuve, dont la rue principale a été nommée en son honneur.

La toponymie n'est pas seule responsable de cette image du Québec. C'est tout le paysage lui-même qui est marqué par les signes du sacré. Du village aux champs, entre l'église et les dernières habitations qui en dépendent, un espace sacré se dessine. Il peut se comparer à un jeu de cercles concentriques dont le centre serait occupé par l'église et ses dépendances – cimetière, presbytère, école –, là où s'exerce le pouvoir du curé, et la périphérie où le sacré ne règne plus à l'état pur quand il doit partager son influence avec le profane, c'est-à-dire le populaire. Cet espace périphérique s'étend aux collines, aux champs et

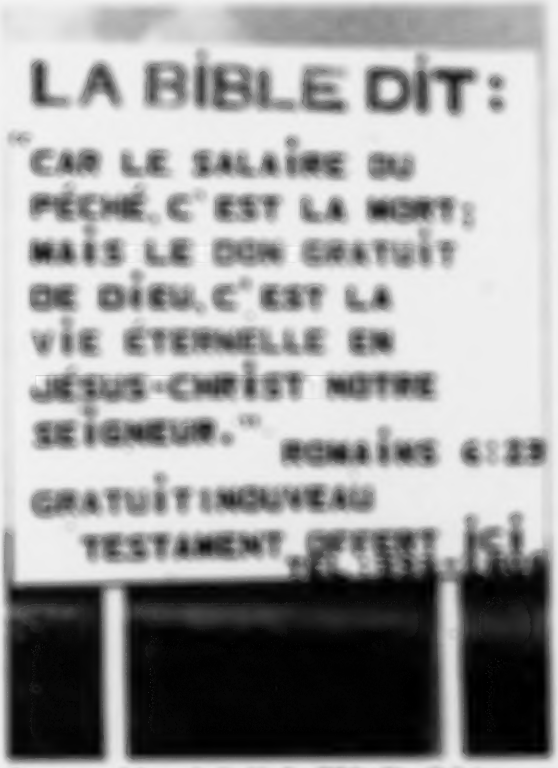
Joseph-Eleibert Garneau, *Le Bon Dieu*, fusain, 1978. La scène se passe sur le chemin du Roi à Cap-Santé. Parce qu'il est bien séparé du conducteur, on sait que le curé s'en va porter le viatique aux malades. Tout veut rappeler ici que le Québec est une colonie céleste. (Photo François Brault, avec autorisation à titre gracieux de Garneau et Associés Inc.)

aux routes qu'occupent des milliers de lieux de culte populaires : des sanctuaires de pèlerinage qui reçoivent des flots de fidèles de plus en plus éloignés de leur église paroissiale ; des chapelles de procession, endroits de prédilection pour les reposoirs d'autrefois ; des niches et des statues, surtout mariales, qui témoignent de la dévotion privée, parfois même, selon les représentants de la religion officielle, de la superstition ; des croix et des calvaires dont le nombre se maintient en dépit des prévisions les plus alarmistes. L'ordre choisi pour présenter les lieux de la religion populaire au Québec se mesure à l'aulne de la fréquentation et du rayonnement de ces monuments, grands et petits, disséminés à travers un paysage souvent peu connu des Québécois eux-mêmes, parce qu'il leur apparaît trop ordinaire.

Quelques repères méthodologiques

Le patrimoine religieux constitue certainement l'un des dépôts les plus significatifs de la culture québécoise. Chacun sait par ailleurs que ce patrimoine est menacé d'aliénation depuis qu'il a perdu sa fonction sociale originelle, quand, au début des années 1960, les fidèles ont déserté les églises et se sont dispersés dans de nouvelles formes d'adhésion. Il importe ainsi de mieux protéger les témoins les plus significatifs de ces pratiques religieuses afin d'en transmettre les messages aux générations futures. Ces témoins doivent donc être identifiés, sélectionnés, répertoriés et, finalement, protégés. À cette fin, le ministère de la Culture et des Communications nous a confié la tâche de dresser une typologie générale des lieux de culte populaires, d'en estimer la valeur patrimoniale et de faire des recommandations sur leur protection[6].

L'analyse patrimoniale des lieux de culte populaires de chacune des régions du Québec a été réalisée à partir des données du macro-inventaire du patrimoine ethnologique (entrepris en 1977 et terminé en 1982) et de sources complémentaires : relevés photographiques aériens, corpus des croix de chemins du Québec et, dans certains cas, de monographies paroissiales. Soulignons que la notion de lieu de culte populaire s'applique tout aussi bien au milieu rural qu'urbain. Elle renvoie également à l'ensemble des lieux, qu'ils soient



Panneau-réclame intitulé «La Bible dit», Sainte-Perpétue (Mauricie–Bois-Francs).
(Photo MCC, C.C. 79.2287.7 (35))

petits ou grands, individuels ou collectifs, catholiques ou non catholiques, considérés comme une forme d'expression de la religiosité d'un ou de plusieurs fidèles.

Les six critères formant la base de la grille d'évaluation et qui établissent l'axe de signification de la typologie générale des lieux de culte sont, dans l'ordre, le rayonnement et la fréquentation, la fonction sociale, l'élaboration, la chronologie, le milieu naturel et culturel.

6 J'ai été secondé par Martine Roberge et Yolande Bronner pour la phase exploratoire, ensuite par Anne-Marie Poulin qui coordonna une équipe d'étudiantes et d'étudiants et qui rédigea les rapports. Je tiens à leur exprimer ma plus vive reconnaissance ainsi qu'à Bertrand Gervais et Daniel Lauzon du ministère de la Culture et des Communications qui furent tour à tour les superviseurs du projet.

Ces critères se présentent comme des qualités que chacun des lieux de culte possède de façon grande, moyenne ou petite. Ainsi, chaque lieu de culte se voit attribuer des points — un minimum de 8 et un maximum de 19 — selon l'importance de son rayonnement et le nombre de ceux qui le fréquentent, dont la fonction sociale est plus ou moins large, dont l'élaboration formelle est plus ou moins complexe, selon qu'il est plus ou moins enraciné dans le passé et qu'il entretient des liens plus ou moins étroits avec le milieu naturel ou culturel.

Alors que les jugements sur le rayonnement, la fonction sociale ou la chronologie ne posent guère de problèmes, ceux portant sur l'élaboration et sur le milieu naturel et culturel méritent d'être quelque peu définis.

Élaboration

- Sont réputés être très élaborés tous les sanctuaires, calvaires, chapelles ainsi que les niches qui sont de grande taille et qui contiennent plusieurs figurations de saints personnages.
- Sont considérées comme moyennement élaborées les croix à figuration symbolique (instruments de la passion et autres) ainsi que les niches de grand format qui renferment un seul personnage, ou de petit format mais qui logent plus d'un personnage.
- Dans tous les autres cas, l'élaboration est simple.

[illegible]

Milieu naturel

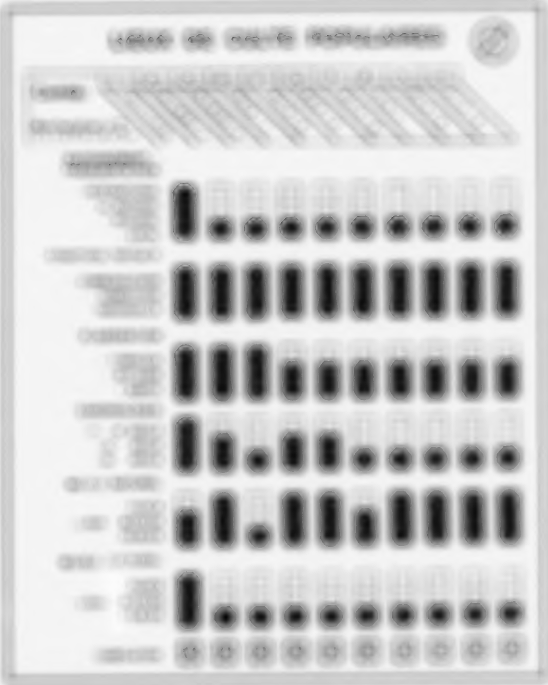
- Les liens avec le milieu naturel sont forts quand le fabricant et les matériaux sont d'origine locale ; ils sont moyens quand cette origine est régionale ou nationale et faibles quand ils sont d'origine étrangère.

Milieu culturel

- Le lien est fort quand un lieu de culte se trouve situé dans l'aire d'influence d'un pèlerinage et qu'il comporte une figuration relative audit pèlerinage ; moyen quand cette figuration se rapporte au pèlerinage d'une autre aire d'influence, c'est-à-dire d'une d'autre région ; faible, enfin, quand le pèlerinage de référence est très éloigné.

Après le dépouillement des sources, nous avons regroupé les lieux de culte en cinq catégories principales, dont quatre sont des types (sanctuaire, calvaire et croix, chapelle, niche) et une qui confond les cas résiduels (autres). Dès lors, il fut possible d'établir la grille d'évaluation qui se présente sous la forme d'un tableau de coordonnées : en abscisse les types de lieux de culte, en ordonnée les critères de signification.

Cette grille permet de connaître d'un seul coup d'œil l'importance relative d'un lieu de culte dont on réclame la protection. Toutefois, elle ne peut être interprétée par les seuls pointages obtenus. Il convient de rappeler que la typologie s'applique à un corpus encore vivant, qui reflète une certaine mobilité. Un peu à l'image de la société des hommes, certains lieux de culte meurent alors que d'autres naissent. Sans compter que l'environnement peut avoir une incidence particulière sur certains d'entre eux. À la lumière de ces considérations et en tenant compte des résultats de l'analyse, les régions seront mieux en mesure de déterminer un ordre des priorités permettant d'élaborer un programme de protection des témoins les plus représentatifs parmi les 7 203 lieux de la religion populaire qui meublent l'espace québécois.



Grille d'analyse servant à évaluer l'importance relative des lieux de culte populaires du Québec aux fins de leur conservation et de leur mise en valeur. (Conception Jean Simard)

Compilation tirée des rapports suivants : Anne-Marie Poulin et Jean Simard. ***Lieux de culte populaires au Québec, Québec, Université Laval, mars 1989, 295 p. ; Anne-Marie Poulin. Rapport d'analyse sur les lieux de culte populaires de la région de Montréal, Québec, mars 1991, 349 p. Centre de documentation du ministère de la Culture et des Communications, Québec.***

LIEUX DE CULTE POPULAIRES PAR RÉGION ADMINISTRATIVE

		Sanctuaires chapelles oratoires	Calvaires	Croix	Niches	Autres	Total
01	Bas-Saint-Laurent	10	70	446	16	27	570
02	Saguenay–Lac-Saint-Jean	8	40	218	22	11	299
03	Québec	17	26	264	77	23	407
04	Mauricie–Bois-Francs	9	67	448	130	96	750
05	Estrie	4	25	264	65	16	374
06	Montréal	5	5	8	0	0	18
07	Outaouais	6	10	66	10	87	180
08	Abitibi-Témiscamingue	5	4	127	14	6	157
09	Côte-Nord	5	1	41	8	7	62
10	Nord-du-Québec	0	0	0	0	0	0
11	Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine	5	17	118	25	27	192
12	Chaudière-Appalaches	40	112	616	126	42	937
13	Laval	0	7	19	0	0	26
14	Lanaudière	9	19	162	50	6	323
15	Laurentides	7	20	128	11	9	175
16	Montérégie	10	68	561	109	56	805
	Total	135	489	3 586	743	406	5 357

Par vaux et par monts

Sanctuaires et chemins de croix

Les trois plus grands pèlerinages situés au nord du Mexique sont entre Québec et Montréal, au cœur du pays catholique et français qu'est le Québec. L'Oratoire Saint-Joseph (1904), Sainte-Anne-de-Beaupré (1658) et Notre-Dame-du-Cap (1883) sont les plus grands, sans toutefois être les seuls.

À partir des répertoires les plus connus, Guy Laperrière a pu en dénombrer près de 80 autres qui étaient fréquentés au milieu du XX[e] siècle. Parmi cinq qu'il qualifie de «moyens», quatre sont sur des collines ou des promontoires : Notre-Dame-de-Lourdes à Rigaud (1874), l'Ermitage Saint-Antoine

L'Oratoire Saint-Joseph-du-Mont-Royal, par sa situation, sa monumentalité, sa fréquentation, symbolise le statut de Montréal, cité mystique depuis ses origines. Le grand pèlerinage doit son existence au frère André (Alfred Bessette), religieux de la Congrégation de Sainte-Croix, qui fut toute sa vie portier au collège Notre-Dame. En 1904, le frère André fait construire une modeste chapelle sur la montagne et il obtient ses premières guérisons grâce à l'huile de saint Joseph. En 1908, le frère Abondius agrandit la chapelle afin d'y loger un comptoir d'objets de piété, un restaurant, un bureau, une salle d'attente et le frère André lui-même. À la mort du thaumaturge, survenue le 6 janvier 1937, alors qu'il avait 91 ans, l'Oratoire reste inachevé. De 1917 à 1966, huit architectes de renom mettront la main à ce monument de piété populaire qui accueille toutes les formes de croyance. Le dôme, qui se voit de partout dans la cité, fut érigé par dom Paul Bellot en 1938. Composée de deux coquilles minces de béton, l'œuvre du bénédictin est une réussite à la fois technique et esthétique. (Photo François Brault, avec autorisation à titre gracieux de Guérin et Associés ltée)

Sainte-Anne-de-Beaupré est un lieu de pèlerinage rural mais son rayonnement est à la taille d'un continent. Ses débuts remontent à 1661 quand, d'après l'abbé Thomas Morel qui y exerçait les fonctions curiales, un habitant se sentit «soudainement guéri d'une grande douleur de reins en mettant par dévotion trois pierres aux fondements de l'église Sainte-Anne». Sa première église fut construite par le maître maçon Pierre Simard, dit Lombrette, ancêtre de tous les Simard du Québec. L'année suivante, M. de la Martinière, un certain Léguille et Pierre le Gascon, dont la barque chavira près du cap Tourmente, remerciaient sainte Anne de leur avoir sauvé la vie. Depuis ce temps, le pèlerinage ne cessa de croître en popularité. Aujourd'hui, il accueille un million et demi de fidèles qui viennent surtout du Québec mais aussi de toute l'Amérique du Nord. La basilique actuelle fut érigée à partir de 1923 selon les plans des architectes Maxime Roisin de Paris, J.-É.-C. Daoust de Montréal et L.-N. Audet de Sherbrooke. (Photo Yves Tessier, avec autorisation à titre gracieux)

Le sanctuaire de Notre-Dame-du-Cap est situé à Cap-de-la-Madeleine, près de Trois-Rivières. Il compte parmi les pèlerinages les plus célèbres en Amérique du Nord, peut-être parce qu'il doit ses origines à des événements qui relèvent du «merveilleux».

En 1867, le curé Luc Désilets entrant dans son église aperçoit un pourceau qui tient dans sa gueule un chapelet. Prenant la chose comme un signe du renouvellement prochain de la piété mariale dans la paroisse, le curé institue une confrérie du Saint-Rosaire à laquelle s'inscrivent rapidement 3 000 fidèles. Les pèlerinages ne commenceront toutefois qu'après le miracle de la traverse des chapelets. En 1879, Désilets constate que l'église ne suffit plus à contenir les 1 300 paroissiens dont la ferveur religieuse ne cesse de grandir. La pierre dont il voulait se servir pour construire une nouvelle église devait être levée de l'autre côté du fleuve. On était en mars, on annonçait du temps doux et on ne croyait plus que le pont de glace allait se former. Le 19 mars, le pont durcit et un groupe d'hommes en corvée traversent en une seule nuit toute la pierre. Le dernier voyage passé, le pont casse. Quelques années plus tard, en 1888, pour accomplir sa promesse de dédier l'ancienne église de 1714 à Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire, le curé Désilets déplace la statue de la Vierge de l'autel latéral vers l'autel central. Pendant la prière inaugurale, le curé, le bon père Frédéric et Pierre Lacroix qui l'accompagnent assistent ensemble au miracle des yeux. «Là, écrit Lacroix qui souffrait de paraplégie, après m'être mis en prière, je jetai la vue sur la statue de la Sainte Vierge qui se trouvait en face de moi et aussitôt j'aperçus très distinctement les yeux de la statue grandement ouverts mais d'une manière naturelle et comme si elle eût regardé au-dessus de nous et me paraissant regarder les Trois-Rivières.»

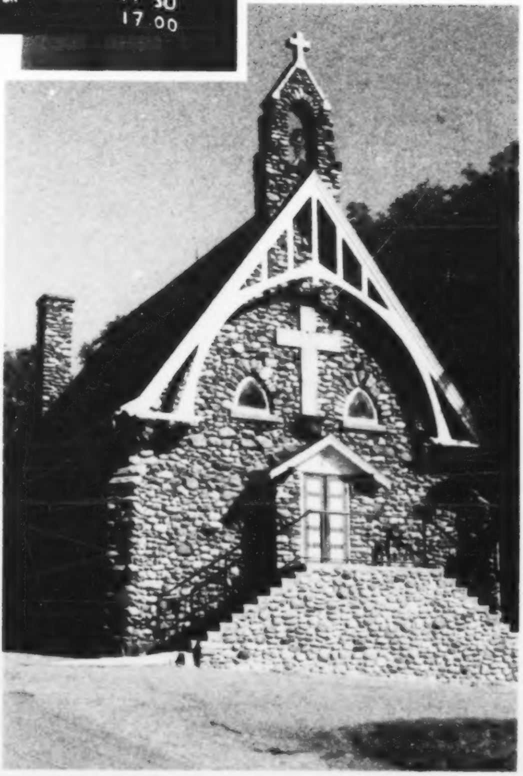
La basilique actuelle fut érigée de 1944 à 1964 selon les plans de l'architecte Adrien Dufresne, disciple de dom Bellot. (Photo François Brault, avec autorisation à titre gracieux de Guérin et Associés ltée)

Lucius O'Brien, *Notre-Dame-des-Victoires*, illustration d'après dessin tirée de G.M. Grant, *Picturesque Canada: The Country As It Was and Is*, Toronto, Belden Bros. (1882), p. 9. Érigé en 1688, ce haut lieu de culte marial situé au cœur du premier établissement de Québec, place Royale, fut d'abord dédié à l'Enfant Jésus. Il prit ensuite le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire en 1690 pour marquer la déroute de l'amiral Phipps qui assiégeait Québec, puis de Notre-Dame-des-Victoires en 1711 après le naufrage de l'amiral Walker à l'île aux Œufs, qui laissa Québec à la France. Le pouvoir théocratique de la colonie voulait affirmer de la sorte la puissance de la Vierge sur l'hérésie. Le lieu fut classé monument historique en 1929.

Église Notre-Dame-de-Bon-Secours, Montréal. On doit à sainte Marguerite Bourgeoys la première chapelle de Bon-Secours érigée en 1670 dans la cité de Ville-Marie. Le lieu commença à attirer des pèlerins quand on y plaça, le 8 juin 1673, «dans un appentis sur le terrain de la chapelle», une statuette miraculeuse de la Vierge, qui existe toujours. Située au cœur du Vieux-Montréal, près du port, Notre-Dame-de-Bon-Secours accueille encore aujourd'hui les débardeurs, manutentionnaires et autres travailleurs de la zone portuaire qui lui avaient autrefois donné sa vocation de «chapelle des marins». (Reproduction photographique d'Edgar Gariépy, Archives nationales du Québec à Québec, Série Inventaire des œuvres d'art, E6, S8, D3947-A-10)

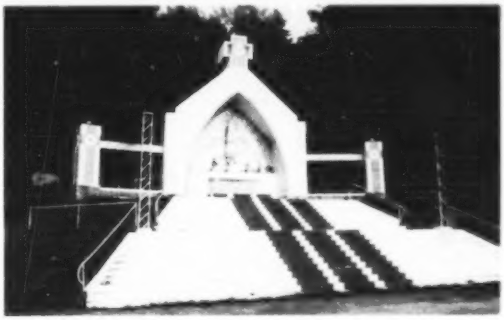
à Lac-Bouchette (1912), Beauvoir à Sherbrooke (1915) et le Montmartre canadien à Sillery (1927), près de Québec. La très grande majorité de ces lieux de culte populaires sont de dimensions modestes. Il peut s'agir d'une simple chapelle ou d'un autel d'église paroissiale où se rassemblent des parents, des amis et des anciens de la paroisse à l'occasion de la fête patronale ou du dimanche le plus rapproché. Parfois le lieu du rassemblement est situé à l'extérieur. Ce sera alors une grotte, une statue, un calvaire, un oratoire, une niche, une chapelle, un autel dressé en plein air pour la circonstance ou encore un chemin de croix. Parmi ces pèlerinages qu'on qualifie de «petits», il s'en trouve aussi un certain nombre qui ont une vocation diocésaine ou régionale. Laperrière en dénombre une dizaine. Quelques-uns dominent à proprement parler toute une région.

Sanctuaire de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, Gaspé. Ce pèlerinage est fondé en 1942 par le père Jean-Marie Watier à qui on attribue plusieurs guérisons. (Photos MCC.C.80.690.7 et 12 (35))



Sanctuaire de Beauvoir situé à Stoke, près de Sherbrooke. Dédié au Sacré-Cœur, il fut fondé par l'abbé J.-A. Laporte qui y installa une statue en 1916 et y fit construire une chapelle en 1920. Ce pèlerinage prit son véritable essor quand Mgr Desranleau y fit venir les Filles de la charité du Sacré-Cœur en 1943 et, en 1948, les Assomptionnistes qui le prirent en charge. La chapelle primitive fut remplacée par l'actuelle, en 1945. (Photos MCC.C.78.299.6A et 9A (35))

Chapelle Sainte-Anne, Colombier (Côte-Nord). Le lieu fut habité par les Montagnais jusqu'en 1852. Il a d'abord été visité en 1651 par le jésuite Jean de Quen alors que Noël Jérémie de la Montagne y avait ouvert un poste de traite l'année précédente. Les Jésuites (1651-1782), les prêtres du diocèse de Québec (1782-1854) et les Oblats (1854-1911) s'y succédèrent à titre de missionnaires. La première chapelle aurait été construite par le père Pierre-Michel Laure en 1735, puis remplacée en 1767 par François Verreau et en 1939 par les frères Moïse et Alcide Fortin ainsi que Georges et Antoine Deschênes. (Photo MCC.C.81.383.25A (35))



Sanctuaire de Notre-Dame-de-l'Assomption, Maniwaki (Outaouais), 1945. (Photo MCC.C.80.764.2A (35))

Monument aux morts de la guerre 1939-1945, Havre-aux-Maisons (Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine), 1960. Érigé «en reconnaissance à Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours et sa maternelle protection envers nos combattants». (Photo MCC.C.80.297.12A (35))

Sanctuaire de Notre-Dame-de-Fatima, La Pocatière (Bas-Saint-Laurent). (Photo MCC.C.78.188.36 (35))

Centre marial de Baie-Trinité (Côte-Nord) et statue de Notre-Dame-de-la-Trinité. (Photos MCC.C.81.368.9A et 11A (35))

Sanctuaire de Notre-Dame-de-la-Pointe-aux-Bouleaux, Val-Brillant (Bas-Saint-Laurent), 1952. (Photos MCC.77.2204.3 (35))

Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes, Saint-Michel-de-Bellechasse (Chaudière-Appalaches), 1879. (Photo MCC.C.78.374.18 (35))

Carte des types de pèlerinages selon Guy Laperrière, dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981.

L'oratoire Notre-Dame-du-Mont-Saint-Joseph à Carleton, fondé en 1954, offre une vue saisissante sur toute la baie des Chaleurs. On peut maintenant y accéder en automobile depuis qu'Environnement Canada y a construit une station météorologique. Le paysage du cap Trinité aux falaises abruptes qui se jettent dans le Saguenay est tout aussi grandiose. C'est là que, le 15 septembre 1881, on fit l'inauguration d'une statue de l'*Immaculée Conception* qui mesure 7,5 mètres de hauteur et pèse plus de 3 000 kilos. Sculptée dans trois blocs de pin et recouverte ensuite de feuilles de plomb, la statue résiste encore au temps. Elle est l'œuvre de Louis Jobin. Six ans avant que Bartholdi n'installe sa *Lady Liberty* dans le port de New York, Jobin aura sculpté, transporté et érigé à une altitude de plus de 400 mètres la plus gigantesque statue exécutée en Amérique du Nord. Tombé malade alors qu'il remontait le Saguenay vers 1870 pour exercer ses activités de commis-voyageur, Charles-Édouard Robitaille avait fait le vœu d'offrir à la Vierge une statue si jamais elle lui accordait dix autres années de vie. Guéri, le commis-voyageur lève une souscription publique en vue de financer cette entreprise «autant patriotique que religieuse» qu'il confie à Jobin. Un peu plus tôt, dans le sillage des grandes croisades de tempérance où des prédicateurs gagnés à la cause faisaient «couler des torrents de larmes» à leurs pieux auditeurs, le plus populaire d'entre eux, Mgr Forbin Janson, fit ériger en 1841 au sommet du mont Saint-Hilaire une croix de près de 40 mètres de hauteur. Une foule, évaluée par les chroniqueurs de l'époque à quelque 25 000 personnes, assistait à l'inauguration et l'endroit attira maints pèlerins jusqu'à ce que, en octobre 1846, un vent violent abattit la croix, qui ne fut jamais replantée.

Le plus ancien pèlerinage à occuper l'une de ces collines sacrées se trouve à Oka, au nord-ouest de Montréal. Situé au sommet de la montagne au milieu d'une forêt d'érables et de chênes rouges, dominant toute la région du lac des Deux-Montagnes, le calvaire se compose de sept oratoires en maçonnerie et en bardeaux qui forment entre eux un chemin de croix. Érigés en 1740 par les sulpiciens à l'intention des Amérindiens dont ils avaient la charge spirituelle, ces oratoires étaient garnis de sept peintures importées de France. Elles représentaient autant d'épisodes choisis parmi les

Calvaire d'Oka (Laurentides) : les trois oratoires du sommet et vue intérieure de l'oratoire central. (Photos Edgar Gariépy, vers 1925. Archives nationales du Québec à Québec, Collection initiale, P 600, S6, P 376-6 et 376-5)

péripéties de la montée au Calvaire. On a peine à reconnaître aujourd'hui un véritable chemin de croix dans les scènes qui figurent *L'agonie au jardin des Oliviers, La flagellation, L'ecce homo, La rencontre de Véronique, Le crucifiement, La crucifixion, La descente de croix.* Menacées par l'humidité et le froid, les peintures furent enlevées des oratoires vers 1776 et on les transféra dans l'église paroissiale d'Oka, où elles se trouvent toujours. On les remplaça la même année par des hauts-reliefs en bois polychrome qui reproduisaient les mêmes sujets. Commandés à François Guernon dit Belleville et à Louis Quévillon, les reliefs restèrent dans les chapelles pendant près de deux siècles. On les en retira en 1974 après que des inconnus eurent mutilé des parties de la Ve et de la VIIe station. Le calvaire d'Oka, ce joyau du

patrimoine historique et artistique du Québec, a connu ses années de gloire dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, à l'époque de la mode des pèlerinages-excursions, quand les chemins de fer et les bateaux à vapeur amenaient de Montréal et d'Ottawa des milliers de pèlerins qui venaient y faire la montée du 14 septembre, fête de l'Exaltation de la sainte croix.

Peut-être sera-t-on surpris que ce chemin de croix n'ait que sept stations alors que les autres en comptent quatorze. Il faut se rappeler que la dévotion au chemin de croix fut instituée à la fin du Moyen Âge et propagée par les franciscains qui avaient reçu la garde ou custode des lieux saints à Jérusalem. Les stations, qui étaient alors au nombre de sept, furent mises en scène par les auteurs du théâtre des mystères avant que ces tableaux vivants ne soient repris par les artistes. Ce n'est qu'au XVIII[e] siècle, à l'initiative de saint Léonard de Port-Maurice, également franciscain, que le nombre des stations fut porté à quatorze. Il n'existe au Québec qu'un seul exemple de chemin de croix ancienne manière, à sept stations, et c'est celui d'Oka.

Au milieu du XIX[e] siècle, le Canada français catholique se tourne vers Rome et le Vatican, dont il attend force et inspiration pour régénérer son tissu social. Au lendemain de l'échec des patriotes en 1838, le clergé instaure son pouvoir et domine bientôt la quasi-totalité des institutions. Les chefs de file de ce mouvement, M[gr] Lartigue et surtout M[gr] Bourget, évêques de Montréal, fondent le projet de bâtir une société chrétienne. Dès lors se multiplient les signes sensibles qui doivent rendre facilement accessible le contenu du mystère chrétien. La pompe et le cérémonial dans le rituel favoriseront le développement d'une religion populaire, religion de ferveur et de communication qui contribuera à une véritable renaissance des anciens lieux de pèlerinage, comme à Oka, ou à la fondation de nouveaux. Le chemin de croix jouera un rôle essentiel lors des grands rassemblements, qui auront un caractère tout autant social que religieux.

Le grand promoteur de la dévotion au chemin de croix fut certainement le bon père Frédéric, élu au rang des bienheureux le 25 septembre 1988. Vicaire de la custodie de Terre sainte, le franciscain Frédéric Janssoone s'est occupé pendant dix ans d'administrer la paroisse catholique romaine de Bethléem et de guider les pèlerins sur les pas du Christ. Il partait avec eux à dos de chameau, s'arrêtait à la fontaine de Gethsémani, faisait une halte au jardin des Oliviers puis se rendait en Judée. Un voyage qui durait trois jours. Dans les années 1880, le père Frédéric est nommé «vicaire custodial de Terre sainte pour tout le dominion du Canada». Il se trouve ainsi chargé officiellement de collecter des fonds partout au Canada afin de maintenir dans les lieux saints le culte catholique. Le franciscain entreprend en même temps de reconstituer les lieux physiques de la vie du Christ pour donner aux pèlerins la possibilité de revivre les émotions et la ferveur que lui-même avait connues lors de ces dix années en Palestine. Le plus bel exemple de ces reconstitutions est à Saint-Élie, près de Shawinigan. Le chanoine Bellemare, historien du sanctuaire, montre bien jusqu'où pouvait aller le désir de ce bon père qui avait, dit-on, fait de l'archéologie lors de son séjour en Palestine :

Au printemps 1906, le très révérend père Frédéric de Ghyvelde, commissaire de Terre sainte aux Trois-Rivières, étant venu à Saint-Élie pour faire la visite des tertiaires de la paroisse, visita attentivement la montagne et trouva en plusieurs endroits des ressemblances remarquables avec la voie douloureuse de Jérusalem, particulièrement sur le plateau qui couronne ladite montagne. Il suggéra alors l'idée de donner au chemin de croix la longueur exacte de la voie douloureuse de Jérusalem. Ayant mesuré approximativement la distance qui sépare l'église du sommet de la montagne en suivant le nouveau chemin, il trouva que cette distance depuis l'arrière du cimetière formait la longueur exacte de la voie douloureuse, c'est-à-dire 1 700 pieds. La route fut donc minutieusement mesurée par le révérend père et le lieu de chaque station fut marqué aux distances respectives de celles de Jérusalem[1].

1. H.-A.-A. Bellemare, «Historique de l'œuvre de la montagne à Saint-Élie de Caxton», inédit, s.l.n.d., copié par Charlotte Roquet le 21 juillet 1988.

Calvaire de Saint-Élie (Mauricie–Bois-Francs). Vue générale du sommet. Les larrons ont été sculptés par Léo Arbour d'après les oeuvres détruites de Louis Jobin, vers 1950. (Photo Jean Simard, 1995)

Pour la XII[e] station, la fabrique commande à la maison Thomas Carli un Christ « grandeur nature en ciment plein », et à Adolphe Rho les statues des deux larrons. Le sculpteur de Bécancour décide cependant de n'être que l'entrepreneur et se tourne vers Louis Jobin pour obtenir les figures du bon et du mauvais larron, installées en même temps que le Christ en 1897. Dans les années 1950, les deux statues de Jobin étant pourries, le curé du lieu en commande de nouvelles au sculpteur Léo Arbour de Pointe-du-Lac[2]. Les nouveaux larrons ont à leur tour subi les affres du temps mais ont été restaurés et remis en place en 1995. Thomas Carli est l'un de ces artisans industriels d'origine italienne qui s'installe à Montréal à partir de 1867 et qui fait la vie dure aux sculpteurs locaux en offrant à moindre prix et dans des délais plus courts les statues que les fabriques désiraient de plus en plus, autant pour l'extérieur que l'intérieur. Le plâtre et le ciment composeront les chemins de croix que le père Frédéric fait ériger au sanctuaire Notre-Dame-du-Cap (1898), qu'il avait contribué à fonder un peu plus tôt, de même qu'au sanctuaire de la Réparation à Pointe-aux-Trembles (1897), à l'est de l'île de Montréal.

Sanctuaire du Lac-Bouchette (Saguenay–Lac-Saint-Jean), 1916-1920, chapelle ancienne renfermant les 22 tableaux de la Vie de saint Antoine de Padoue peints par Charles Huot, calvaire sculpté par Louis Jobin, statue de saint Michel archange taillée dans la pierre de Saint-Marc-des-Carrières par la maison Daoust et Coffin. (Photos Jean Simard, 1995, MCC-C.95.2551.20 ainsi que .2 et .19 (SC))

2. *Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, 5 août 1995, p. 20 ; 16 août 1995, p. 13 ; 20 août 1995, p. 5.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Tout d'abord le temps et le lieu du profane où le pèlerin subit l'épreuve, la thérapie de la route, c'est-à-dire de l'attente, à l'extérieur de l'enceinte sacrée, pendant la neuvaine qui précède la fête. C'est le stade de l'initiation où le pèlerin est l'étranger qui passe et qui se destine à un ailleurs, comme ces 800 motards invités par le club Blue Knight et parrainés par la Sûreté du Québec, qui se sont amenés de partout au Québec et du Nouveau-Brunswick. Pour franchir les Laurentides enneigées, les membres des clubs du Lac-Saint-Jean ont mis armes et bagages dans les camions. Ils sont entrés ensuite dans la vaste basilique avec leur mécanique pour offrir le pain et le vin et ont donné le produit de leur quête aux victimes de la fibrose kystique. Le temps de l'attente est long et lent. On l'a défini comme «un corps à corps de l'homme avec l'espace». On devrait dire ici avec le temps.

Ils sont venus de partout, ils ont les regards fixés à égale distance de l'objet de leur attente et de leur satisfaction, ils envahissent le minuscule village blotti au pied de la côte et sont parqués dans le champ boueux, près du fleuve, avec leurs tentes rudimentaires ou leurs caravanes rutilantes, troupe bigarrée qui va et vient comme pour tuer le temps. Temps des rites d'initiation où le pèlerin s'active et déambule aux points périphériques de l'espace sacré : à la statue du parvis, à la fontaine de sainte Anne, au chemin de croix de la colline, au cimetière, à la procession aux flambeaux, à la Scala

Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, Scala Santa, vers 1950. (Photo-carte postale, S.J. Hayward, s.d., Archives nationales du Québec à Québec, Collection Magella Bureau, P547, PC PC515-2)

Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. Vue des étals de souvenirs et d'objets de piété, vers 1920. (Photo chemin de fer national du Canada, s.d., Archives nationales du Québec à Québec, Fonds Action catholique, P. 428, P 515-49)

Sainte dont il gravit les marches à genoux pour s'y rendre baiser la statue de l'*Ecce homo* déjà usée par les attouchements.

Des Québécois mais aussi des Canadiens, des Américains, des Latino-Américains, des Gitans, une présence amérindienne remarquable, non seulement par le nombre mais aussi par leur fidélité séculaire. S'adressant à eux le 10 septembre 1984, le pape Jean-Paul II n'a pas manqué de rappeler cette longue histoire d'amour :

J'ai voulu vous rencontrer ici, à Sainte-Anne-de-Beaupré, sur ce terrain même où vous dressez vos tentes chaque année. Vous venez ici en pèlerins, pour prier sainte Anne que vous appelez, de façon si attachante, votre grand-maman. Vos ancêtres sont venus souvent prier ici depuis que les Hurons y firent leur premier pèlerinage en 1671, et les Micmacs en 1680. Ils entraient ainsi dans ce grand mouvement populaire qui allait faire de ce lieu l'un des sanctuaires les plus fréquentés en Amérique du Nord[6].

En second lieu, *le temps et le lieu de la mémoire*. L'initié consent ici à se percevoir comme l'ultime rejeton de trois siècles de pérégrination marqués par des événements que la science des hommes n'a pu expliquer. Dans une lettre adressée le 30 septembre 1665 à son fils, l'ursuline Marie de l'Incarnation atteste :

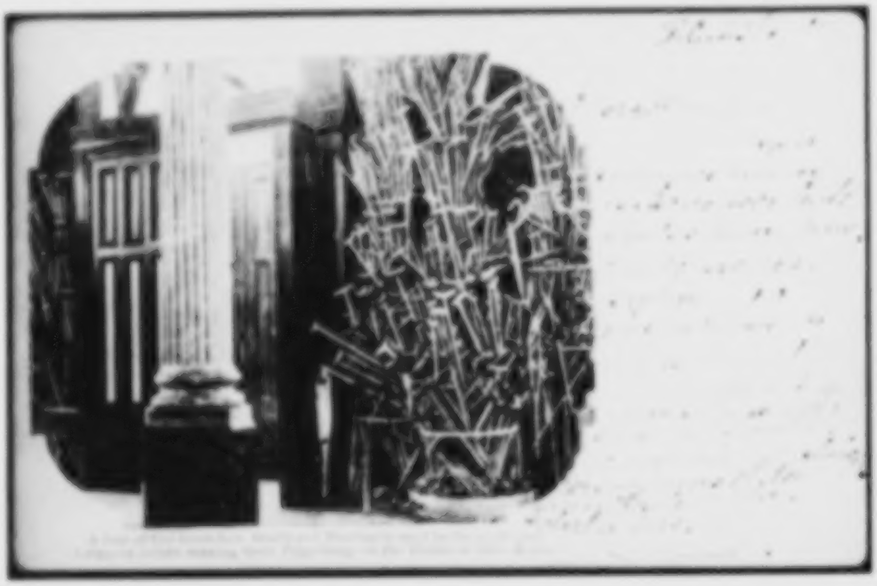
À sept lieues d'ici il y a un bourg appelé le petit Cap, où il y a une église de sainte Anne dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher des paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit, recevoir la santé[7].

À cette époque, ils sont venus de très loin, par l'océan, bravant marées et tempêtes. Tout a commencé par un naufrage, peut-être historique, peut-être légendaire, mais là n'est plus la question puisque les pèlerins viennent encore à Beaupré. Ce furent ensuite des marchands et des militaires qui remercièrent sainte Anne de les avoir protégés du

6. *Jean-Paul II au Canada. Tous les discours*, introduction de Benoît Lacroix, o.p., Montréal, Les éditions Paulines, 1984, p. 48-49.

7. L. Gagné et J.-P. Asselin, *Sainte-Anne-de-Beaupré. Trois cents ans de pèlerinage*, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1984, p. 14.

Ex-voto des cinq naufragés de Lévis, huile sur bois, 1754. Musée de la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré. La réputation de sainte Anne est fort ancienne à Beaupré. On le voit par les ex-voto laissés au sanctuaire depuis les années 1660. (Photo Archives nationales du Québec à Québec, Série Inventaire des œuvres d'art)



Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, *ex-voto* de l'ancienne basilique, 1904. (Photo-carte postale, Archives nationales du Québec à Québec, Collection Magella Bureau, P 547, PCPN 515-1)

péril en mer. Au XIXe siècle, les pèlerins continuent d'y venir en bateau, mais arrivent de plus en plus par chemin de fer. En descendant du train, l'*Ange du pèlerinage*, sculpté par Louis Jobin, leur indique la route. On voit tout cela à travers le trésor du musée de la basilique qui garde les *ex-voto* de plusieurs générations de navigateurs du XVIIe au XXe siècle. Ces offrandes à sainte Anne sont des peintures, des sculptures, des maquettes de navires. Le trésor contient aussi les cadeaux simples laissés par les Algonquiens, Malécites, Abénaquis, Micmacs et Montagnais qui fréquentent le lieu depuis au moins 1698. On voit aussi cela à travers la chapelle commémorative, véritable monument de la mémoire. Le pèlerinage, qui naît en 1662, garde des dimensions modestes jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle. En 1876, sainte Anne est choisie comme patronne du Québec. Deux ans plus tard, une communauté de religieux, les pères rédemptoristes, prend en charge le sanctuaire. En 1887, Léon XIII accorde à Sainte-Anne le titre de basilique mineure et autorise le couronnement de la statue miraculeuse. C'est le triomphe. Dès lors, Beaupré devient un centre national de pèlerinage et participe au vaste mouvement de renaissance des pèlerinages à travers la chrétienté.

Lucius O'Brien, *Chapel and Grotto at Ste. Anne de Beaupré*, illustration d'après dessin tirée de G.M. Grant, *Picturesque Canada: The Country As It Was and Is*, Toronto, Belden Bros. (1882), p. 86. La chapelle commémorative fut bâtie en 1878 avec des matériaux récupérés de l'ancienne église érigée en 1676.

Troisième étape de la montée pèlerine : *le temps et le lieu du sacré*. Maintenant préparé, dépouillé, purifié, le pèlerin franchit la porte d'enceinte de la basilique, comme il le fait le 26 juillet de chaque année à la fête de sainte Anne. Comme tous ceux qui l'ont précédé dans l'Europe du Moyen Âge, à la cathédrale, le marcheur s'arrête un long moment à l'entrée du lieu sacré et découvre des yeux le grand livre d'images déployé tout autour de sa personne, des pieds à la tête, puis à droite et à gauche à la hauteur des épaules. Théologiens et artistes se sont donné ici la main, dans la grande tradition de Vincent de Beauvais au XIII^e siècle, afin d'enseigner à l'homme les mystères de la terre et du ciel et lui indiquer la route de son salut éternel. En progressant du vestibule au chœur, passant par la grande nef et les bras du transept, le pèlerin parcourt les pages d'une encyclopédie de la création à travers quatre grands chapitres : la nature, la science, la morale et l'histoire. En remontant l'allée centrale, il marche sur le tapis des trois concupiscences, c'est-à-dire les honneurs, les richesses et les plaisirs. Il foule ensuite les sept péchés capitaux : gourmandise, colère, envie, paresse, avarice, luxure, orgueil. Relevant ensuite la tête, le pèlerin s'attarde longuement aux vitraux dont l'architecte avait dit qu'ils sont peut-être «les plus beaux que l'on ait faits depuis le Moyen Âge».

La basilique compte en tout 240 vitraux. La presque totalité a été exécutée en dalles de verre enchâssées dans le béton : une grande nouveauté qui avait suscité l'admiration des peintres-verriers américains réunis en congrès à Québec en 1949. Pour Louis-Napoléon Audet, architecte principal de la basilique, il ne fait aucun doute que les verrières de Sainte-Anne comptent parmi les plus grandes œuvres de l'art du vitrail au XX^e siècle :

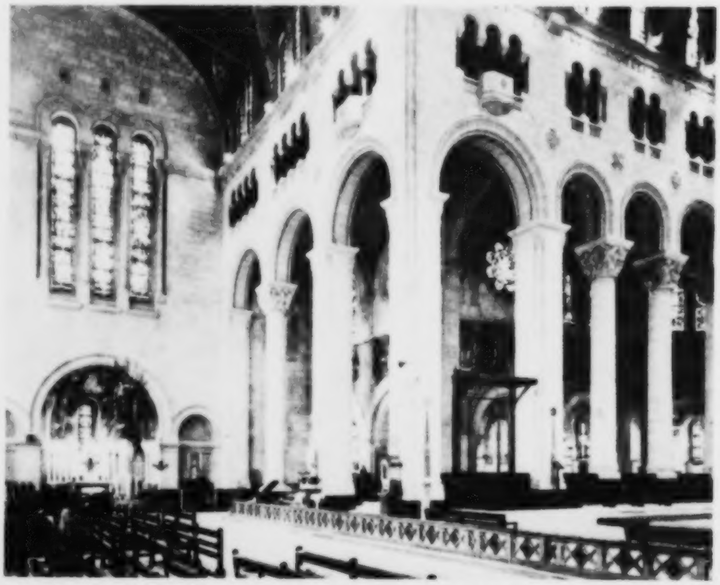
Les vitraux de Sainte-Anne sont d'un genre nouveau en Amérique, car peu de peintres-verriers sont venus à bout de maîtriser ce genre de vitraux. Les verres doivent être d'une pureté parfaite et d'une grande luminosité, en dalles d'un pouce d'épaisseur et sont sertis, non dans le plomb, mais dans le ciment armé. Les rebords sont amincis et éclatés au marteau. Ce sont ces éclats qui donnent des quantités de facettes qui brillent au soleil et changent d'aspect continuellement. Je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire que ces vitraux sont les plus beaux que l'on ait faits depuis le Moyen Âge. Ils sont de M. Auguste Labouret, inventeur de cette technique nouvelle[8].

La basilique est une maison de prière, disait Labouret, ce Français à qui l'on doit en grande partie l'art mosaïque de Sainte-Anne, et on doit s'y sentir inondé d'une lumière, en harmonie avec la décoration intérieure que l'on y trouve. C'est le secret de l'ambiance des cathédrales gothiques. L'église évite de lasser les yeux du pèlerin et l'aide à trouver sa lumière intérieure, en l'isolant de la vie extérieure. Commettre une erreur de goût ou de rythme dans l'ensemble de cette atmosphère ou dans ses détails, ajoutait encore l'artiste, ce serait enfreindre les lois divines d'harmonie universelle. La nef centrale compte 63 vitraux. De ce nombre, 24 font état de l'expansion de la dévotion à sainte Anne en Amérique. Une suite remarquable qui se prolonge dans le transept avec 18 autres scènes.

Le regard du pèlerin se transporte ensuite sous le long vaisseau de la voûte centrale et de l'abside qui raconte, avec ses trois millions de tesselles, petits cubes d'émaux, de grès cérame et d'ors vitrifiés, la geste de sainte Anne. Une vie partagée en 3 actes et 26 scènes, depuis la vision des ermites et l'annonce de la naissance d'Anne révélée à ses parents, Émérentienne et Stolan, jusqu'à la mort, la mise au tombeau et la glorification. Deux ateliers, l'un dirigé par Labouret, l'autre par Gaudin, quarante artisans et quinze mois de travail ; 3 000 mètres carrés de voûte pour donner au chant *Laudemus Annam* sa pleine mesure.

Pendant ce temps, le pèlerin atteint le *locus* sacral, le saint des saints du sanctuaire : non pas au chœur comme on s'y attendrait à la paroisse, mais dans le transept nord de la basilique que domine la statue miraculeuse, en chêne polychrome et couronnée du diadème de patronne du Québec. Au chœur, le grand crucifix que personne ne voit ; dans le bras gauche, la statue de la sainte qui recueille tous les hommages. D'un côté la religion officielle, de l'autre la religion populaire. Derrière la statue, la grande relique offerte par Jean XXIII en 1960. La première avait été donnée par M^{gr} de Laval en 1670. Une autre fut rapportée de Rome en 1892 par

8. Samuel Baillargeon, *op. cit.*, p. 54.



Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, vue intérieure, transept et statue miraculeuse, vers 1950. (Photo Archives nationales du Québec à Québec, Fonds Action catholique, P 428, P 515-34)

M^gr^ Calixte Marquis de Saint-Célestin de Nicolet. Rentrant de Rome avec l'insigne relique, Marquis désire s'arrêter deux jours chez son confrère, curé de la paroisse franco-américaine Saint-Jean-Baptiste à New York. Il y passe trois semaines, expose la relique, un épileptique est guéri. La chose crée une véritable commotion parmi les fidèles présents. Pendant les trois semaines, 250 000 pèlerins venus de Chicago, de la Louisiane et des États du Nord-Ouest défilent devant la relique.

Près de la chapelle de la Grande relique, sur un pupitre, des gens de toutes conditions sociales écrivent :

Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré, vue intérieure, pèlerins à la statue miraculeuse, vers 1950. (Photo Archives nationales du Québec à Québec, Fonds Action catholique, P 428, P 515-6)

Sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré : foule des pèlerins recevant la bénédiction solennelle du 26 juillet, fête patronale, vers 1950. (Photo Roger Bédard, s.d., Archives nationales du Québec à Québec, Fonds Action catholique, P 428, P 515-18)

Merci Bonne St Anne de m'avoir guérir de ma gorge. Je vous demande toujours quelque chose mais j'ai temps confiance en vous. Là ses mains qu'elles me font mal je le sais que vous aller faire de quoi Donnez moi l'amour aussi envers mon mari je ne sais pas des fois je pense qu'il ne aime plus en tout cas je ne vous laisse pas j'ai trop confiance Aussi aidez mes enfants surtout Diane dans ses études et amour.

•••

Grand-maman d'amour, c'est un appel au secours que je te lance. C'est un cri de détresse. Je viens à toi le cœur en larmes. Je suis malade grand-maman. Je suis tannée grand-maman d'être dans cet état. Demande au Seigneur de refaire tout mon être, de me redonner la force, une meilleure santé. Qu'il fasse grandir ma foi, qu'il me rende un témoin joyeux de lui. Qu'il m'aide dans mon travail scolaire.

•••

Bonne sainte Anne

Je m'appelle Suzanne Je suite une Droguée et une homosexuelle aide-moi à vivre l'amour dans la joie et le bonheur. J'ai besoin d'être comprie, et je veux croire en toi. J'ai 19 ans et je suit perdu. Je t'aime. Samedi 23 juillet 1983[9].

•••

La demande pèlerine postule dans son essence même un contact direct du fidèle avec le sacré. Après la prison, l'hôpital et les psy, ces femmes se sont engagées dans la spiritualité de la route afin d'y trouver à son terme celle qui les transformera. Si la religion chrétienne doit disparaître demain, il est loin d'être certain que ce sera dans ses formes sensibles et populaires, comme ici à Sainte-Anne-de-Beaupré.

9. Lettres ou suppliques à sainte Anne, colligées par Anne Doran, «Le pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré. L'actuel, 1958-1973», thèse de doctorat, Paris, Écoles des hautes études en sciences sociales, 1979, 814 p.

Chapelles, oratoires et statues

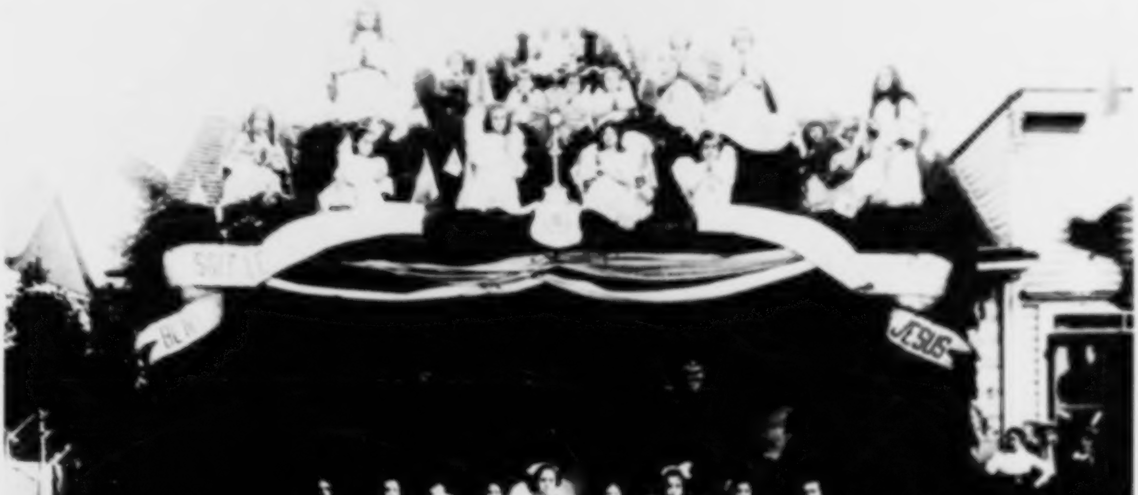
Les chapelles du saint sacrement, communément appelées chapelles de procession, se présentent comme des églises ramenées à l'échelle de l'individu et de la famille. Situées le long des chemins, elles remplissent la fonction de descendre Dieu dans la rue. Elles apparaissent avec l'ouverture des routes. C'est en 1733, à Saint-Étienne-de-Beaumont, qu'est érigée l'une des premières chapelles de procession. Dédiée d'abord à sainte Apolline, qu'on invoquait pour guérir le mal de dents, elle fut placée sous la protection de la Sainte Vierge. Sa sœur jumelle, située à l'autre extrémité de la paroisse, la chapelle Sainte-Anne, fut érigée quelques années après, en 1738. Ces chapelles ont surtout servi à porter en procession le saint sacrement à la Fête-Dieu, ordinairement célébrée en juin. Le chemin qui relie l'église paroissiale à la chapelle était décoré de tentures, de fleurs, de guirlandes de feuillage vert, tandis que la chapelle abritait le reposoir, autel éphémère dressé sous la surveillance du curé qui y célébrait la messe par beau temps. Ces reposoirs devaient être montés avec bon goût et dignes de leurs pieuses fins. La *Discipline diocésaine*, code de prescriptions destiné aux ecclésiastiques, ne manque pas de détailler la procédure à suivre :

Chapelle de procession de Saints-Gervais-et-Protais (Chaudière-Appalaches), construite peu après 1817 pour y faire les processions et «aussi pour y déposer les corps morts la veille de leur enterrement». Son autel et ses sculptures proviennent de l'église paroissiale. La chapelle fut classée monument historique en 1981. (Photos MCC 78.3051 (45) et 78.1899 (45))

Il ne serait pas convenable d'y mettre toutes sortes de garnitures domestiques, des lampes de diverses couleurs, des peintures ou des gravures impropres à favoriser la piété ou même représentant des saints. Du branchage bien choisi, bien disposé et suffisamment isolé des lumières, constitue un parement extérieur à la fois convenable et économique[10].

Comme à Beaumont, à L'Ange-Gardien et dans bon nombre des anciennes paroisses du Québec, les chapelles de procession de Saint-Louis-de-l'Isle-aux-Coudres sont au nombre de deux. Construites en pierres des champs noyées dans le mortier, elles s'ouvrent au sud par une grande porte à deux battants que surmonte une fenêtre demi-circulaire. Dans chacune d'elles, l'autel est grossièrement exécuté, mais les tabernacles, en revanche, sont très soignés. Celui de la chapelle occidentale, dédiée à saint Pierre, s'orne d'un vase de roses placé entre deux pilastres corinthiens. Celui de la chapelle de saint Isidore, à l'est, provient de l'ancienne église paroissiale. Commandé à l'atelier des Levasseur, qui y sculptèrent en bas-relief *Jésus au jardin des Oliviers*, il fut livré à l'église du lieu en 1773, puis transféré à la chapelle de procession juste après sa construction en 1837.

10. *Discipline diocésaine*, publiée par l'autorité de S. Ém. le cardinal Villeneuve, o.m.i., archevêque de Québec, Québec, L'Action catholique, 1937, p. 177.

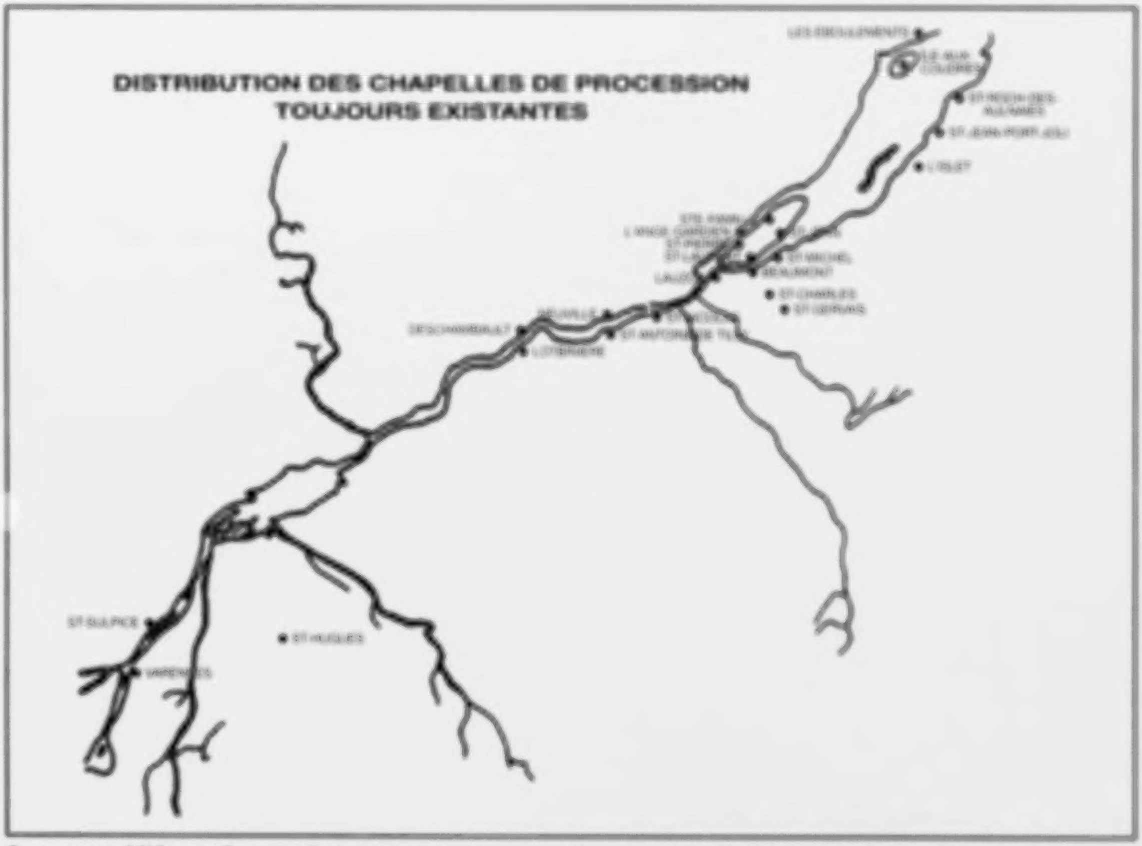


Reposoir de la Fête-Dieu érigé en façade d'une maison de Lauzon (Chaudière-Appalaches), vers 1915. (Photo A.-R. Roy, Québec et Lévis. Collection Ludivine Guay-Porter, Québec. Reproduction photographique François Brault, avec autorisation à titre gracieux de Guérin et Associés ltée)

Chapelle-reposoir, Saint-Jacques-le-Mineur (Montérégie). Cette chapelle, construite en 1889 par J. Marcil, un menuisier-charpentier de la paroisse, a été conçue «pour servir de reposoir à la procession de la Fête-Dieu», selon les désirs de M^gr^ Fabre, archevêque de Montréal. Elle a été classée monument historique en 1987. (Photo MCC, C.79.556.14A (35))

En 1979, le ministère des Affaires culturelles dressait un inventaire systématique des chapelles de procession du Québec en vue de «déterminer la valeur relative de chacun de ces édifices cultuels et d'établir de façon précise et objective le statut légal et la protection auxquels ils ont droit[11]». On y apprenait qu'il existe encore trente et une de ces chapelles, bien qu'il y en aurait eu beaucoup plus dans le passé. Les plus anciennes remontent au milieu du XVIII^{e} siècle et la plus jeune, à 1928. On a pu constater, d'autre part, que la presque totalité se situe dans la vaste région de Québec, soit

11. Jacques Robert, «Les chapelles de procession du Québec», Québec, Inventaire des biens culturels, Direction générale du patrimoine, ministère des Affaires culturelles, août 1979, p. II.



La carte publiée par Jacques Robert dans son rapport «Les chapelles de procession du Québec», Québec, 1979, montre que ces lieux de culte sont surtout connus dans la partie orientale du Québec.

entre Deschambault et Les Éboulements, sur la rive nord du Saint-Laurent, entre Lotbinière et Saint-Roch-des-Aulnaies, au sud, sans compter les îles : île d'Orléans et île aux Coudres. À l'opposé des conclusions que tire Robert de cette curieuse carte, il faudrait considérer qu'il s'agit peut-être là d'une véritable concentration historique. Une distribution aussi localisée n'existe ni pour les églises, ni pour les croix, ni d'ailleurs pour l'ensemble des lieux de culte populaires. Serions-nous en présence d'une pratique propre à un diocèse, en l'occurrence celui de Québec de qui dépend la presque totalité de ces lieux de culte ?

Ces chapelles ont un grand nombre de traits communs, explique Jacques Robert dans son rapport. Tout d'abord, elles sont plutôt deux que une, et se situent à égale distance du village, souvent à moins d'un kilomètre, le long du chemin. Le plus souvent elles sont dédiées à sainte Anne (8) et à la Vierge (4), mais aussi à saint Joachim (2) et à saint Joseph (2), puis à saint Antoine de Padoue (1), à saint Isidore (1), à saint Pierre (1), à saint François-Xavier (1), à Notre-Dame de Lourdes (1) et à Notre-Dame du Bon Secours (1). Deux autres, détruites, avaient été dédiées à sainte Thècle et au Sacré-Cœur. Ensuite, leur plan est toujours rectangulaire et leur chevet se termine en hémicycle, par un mur plat ou encore par une abside à trois pans. Elles mesurent en moyenne 5 mètres sur 7. Elles sont, à nombre presque égal, en pierre ou en bois, et sont coiffées d'une charpente en bois à deux versants. Un clocheton domine cet édicule. Il est situé quelque peu en retrait du mur de façade. Ces chapelles sont finalement dotées d'un mobilier qui se réduit à un autel, une balustrade et quelques bancs. Elles se distinguent principalement par leur style architectural. La plupart des chapelles de procession reproduisent les formes de l'architecture Nouvelle-France, d'autres empruntent au classicisme anglais, au néoclassique, puis au néogothique. Les plus récentes peuvent être qualifiées d'éclectiques. En tout état de cause elles épousent les styles de l'architecture générale des églises paroissiales.

Outre les églises et leurs dépendances ainsi que les édifices conventuels, la côte de Beaupré compte à elle seule 96 lieux de culte populaires répartis sur un territoire de forme linéaire qui s'étend sur une trentaine de kilomètres. L'un d'eux a une fonction communautaire nationale et même internationale. On le sait, le sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré est visité annuellement par un million et demi de personnes de tous âges et de toutes nationalités. Plusieurs limitent par ailleurs leur rayonnement à la communauté locale. C'est le cas de la trentaine de croix et calvaires. D'autres ont une fonction plus restreinte encore. Il y a, par exemple, les chapelles des familles Boisson et Laberge à L'Ange-Gardien, érigées toutes deux avant 1755, celle aussi de la famille Gravel à Château-Richer, bâtie en 1941. Il y a enfin plus de 50 niches qui abritent des statues de saints. Elles

Dolorès Turmel-Rodrigue, *La Chapelle Cliche*, huile sur toile, 1982, collection particulière. Cette chapelle familiale de Sainte-Marie (Chaudière-Appalaches) fut construite en 1891. Deux l'ont précédée sur le même site, en 1832 et dès 1778.

Grotte à Notre-Dame-du-Cap, Plaisance (Outaouais). (Photo MCC.C.80.334.21.6 (35))

Grotte à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson (Laurentides). (Photo MCC C.79.277.24 (55))

Statue de la Vierge sur autel paysagé aux arbres, Sainte-Jovite (Laurentides). (Photo MCC C.79.290.32 (55))

sont aménagées sur des terrains privés, soit en façade, soit derrière la maison ; leur rayonnement s'arrête à la famille ou même à l'individu qui en est le propriétaire. Dans la ville de Sainte-Anne-de-Beaupré, plusieurs niches sont habitées par la thaumaturge du grand pèlerinage. Une dizaine d'autres sont suspendues à des bâtiments de ferme et contiennent des représentations du Sacré-Cœur et de saint Antoine de Padoue, alors que la très grande majorité des oratoires de ce genre ont pour titulaire la Vierge Marie. Réserverait-on aux hommes la protection des bêtes et des récoltes parce que ce sont là des choses d'hommes ?

Dans un article resté inédit[15], Louis Rousseau et Pierre Cartier se sont inspirés des travaux de Roland Barthes et d'Abraham Moles sur la «Rhétorique de l'image» et la «Psychologie du kitsch» en vue d'analyser les messages de la statuaire de plâtre de dix églises montréalaises construites entre 1850 et 1914. Les conclusions de cet article permettront de comprendre un peu mieux les raisons qui ont motivé les choix des propriétaires d'oratoires domestiques et en particulier la présence de saint Antoine comme protecteur des insouciants pensionnaires de l'étable. Les textes de prédication dominicale recensés par les auteurs présentent aux fidèles deux types de saints. Les uns sont vus comme des modèles de vertu devant enseigner la voie la plus sûre pour monter au ciel : pratiquer la mort de soi et de sa volonté propre, oublier son statut dans le monde pour passer dans l'état de soumission totale à la volonté de Dieu. Les saints de l'autre type sont montrés dans leur fonction de protection comme

Niche murale faite à partir d'une baignoire recyclée, Château-Richer (Québec). (Photo Jean Simard, 1982)

15. Louis Rousseau et Pierre Cartier, «Le monde des images dans les églises montréalaises», inédit, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département des sciences religieuses, 1976, 17 p.

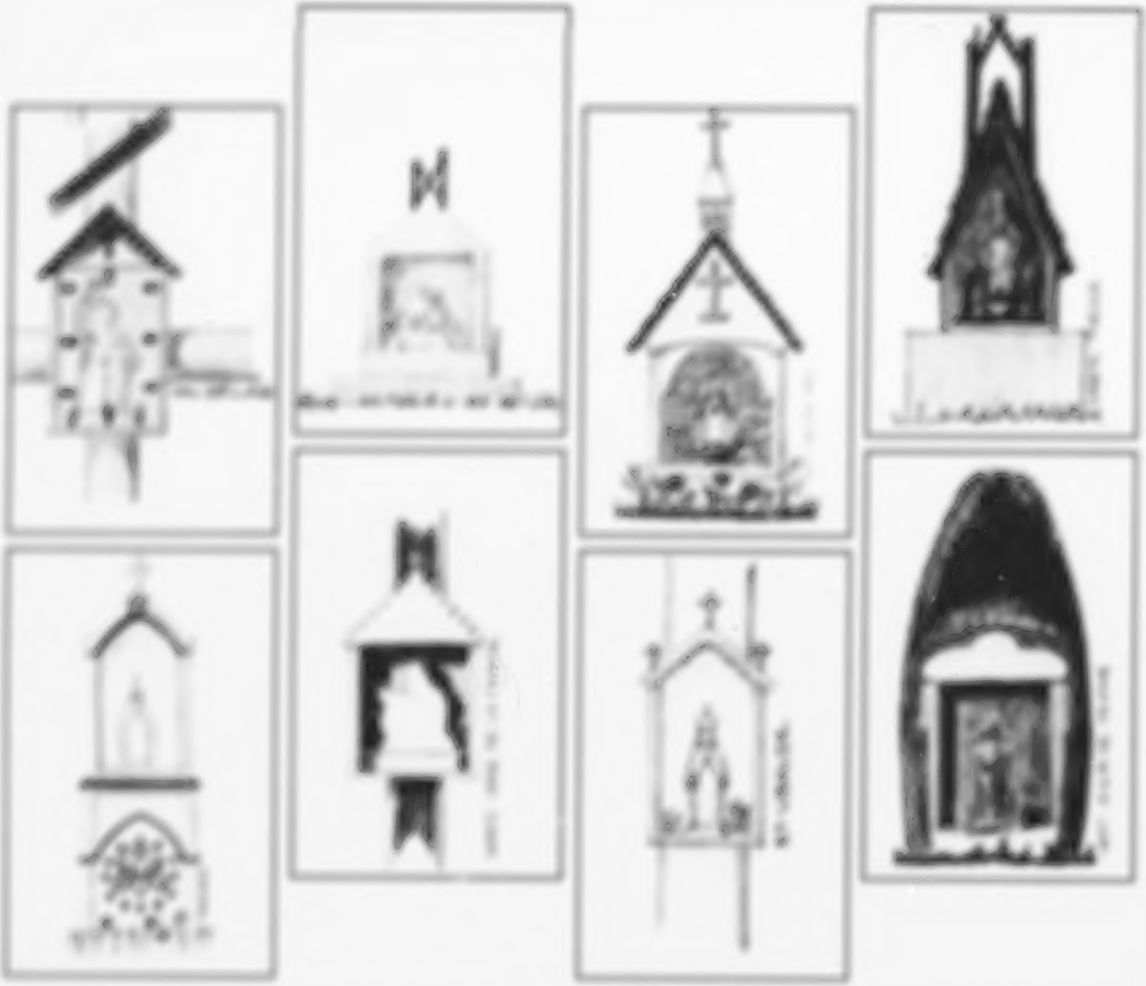
Niche mariale produite industriellement, Château-Richer (Québec). (Photo Jean Simard, 1985)

Niche au Sacré-Cœur, Saint-Valérien-de-Milton (Montérégie). (Photo MCC [illegible])

courtisans de Dieu dans sa cour céleste, dont ils peuvent obtenir des grâces. Les premiers relèvent du culte liturgique, les seconds de la dévotion populaire. Deux sur trois sont présentés dans leur fonction de modèle. Les autres, minoritaires, sont des protecteurs : la Vierge, saint Joseph, saint François-Xavier, saint Antoine.

Voilà ce que disent les prédicateurs. Mais comment les fidèles voient-ils les personnages de plâtre ? Le signe majeur qui tient la statue, affirment Rousseau et Cartier, est celui de la puissance sacrée que le fidèle peut se concilier. Dès lors, la prédication est un échec puisque le croyant ne voit pas dans les statues des modèles de comportement, mais bien des médiateurs de grâces. Et les saints sont disposés à la conciliation, voire à la négociation, surtout quand ils sont disponibles au point de se loger dans des niches au ras du sol, ou même dans un meuble. Parlant des négociations entre sa mère et saint Antoine, Pierre Gravel, ancien curé de Boischatel, nous racontait quelques mois avant sa mort :

Niche à la Vierge à l'Enfant, La Minerve (Laurentides). (Photo MCC [illegible])



Niches de croix de chemin relevées en dessin par Michel Bergeron lors des enquêtes conduites pour la réalisation du Macro-inventaire du patrimoine québécois (1977-1983), Ministère de la Culture et des Communications, Fonds macro-inventaire (ethnologie), dossiers Québec, Portneuf et Champlain.

la fin, ou que les rapports particulièrement étroits qu'a toujours entretenus le peuple du Québec avec son clergé interdiraient de croire à l'existence de cultes parallèles ? C'est à partir de cette interrogation que fut entreprise, dans les années 1970, une enquête dans les anciens comtés de Portneuf et du Lac-Saint-Jean qui devait mener à une étude comparative du contenu des niches de croix de chemin, objets de dévotion populaire, et des monographies paroissiales, qui font plutôt référence aux cultes liturgiques. Au moment de l'inventaire, le comté de Portneuf comptait 80 croix de chemin. De ce nombre, 29 portaient des niches «habitées» de statuettes, ou qui l'avaient été dans un passé récent. Dans le Lac-Saint-Jean, on a dénombré 83 croix, dont 28 qui étaient habitées. Les types iconographiques de ces statuettes se distribuaient comme suit :

Statuaire des niches de croix de chemin des anciens comtés de Portneuf et du Lac-Saint-Jean

A. Portneuf

Vierge

Sans spécification	10
Notre-Dame de Lourdes	3
Immaculée-Conception	2
Notre-Dame du Cap	2
Vierge et Enfant	1

[redacted]

Autres

Descente de croix	6
Christ au Sacré-Cœur	3
Sainte Famille	1
Saint Christophe	1

B. Lac-Saint-Jean

Vierge

Sans spécification	5
Notre-Dame de Lourdes	4
Notre-Dame du Cap	3
Vierge et Enfant	2

[redacted]

Autres

Christ au Sacré-Cœur	5
Sainte Famille	4
Sainte Anne (dont 2 Éducations de la Vierge)	3
Jean-Baptiste et Jésus	1
Image mortuaire	1

D'après les monographies paroissiales, cette fois, ce serait en premier lieu la bonne sainte Anne que les gens de Portneuf auraient le plus volontiers invoquée. Dès 1772, assure un ancien curé de la paroisse, Mgr Briand accordait, sur la demande du curé de Cap-Santé conjointement avec la totalité des habitants, *d'avoir* sainte Anne pour seconde patronne et titulaire de l'église. Les premiers patrons étaient la Sainte Famille. C'est, *ensuite*, en 1825 que la fabrique commanda à Antoine Plamondon un tableau représentant *Sainte Anne*. C'est surtout, en 1913, le miracle survenu à Félixine Jacques et attribué à sainte Anne qui valut tant d'hommages à la thaumaturge de la part des auteurs de la monographie. À Saint-Raymond, par contre, c'est un forgeron que l'ivrognerie mit en contact avec le *diable* lui-même qui, sous la forme d'un grand cheval noir, conduisit le singulier pèlerin jusqu'à Sainte-Anne-de-Beaupré afin qu'il demande pardon pour son intempérance.

Toujours d'après les monographies, c'est *ensuite* sur l'Immaculée Conception que les gens de Portneuf auraient jeté leur dévolu. N'a-t-on pas fondé à cet effet, vers 1890, à Cap-Santé, une confrérie du Scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, disent les anciens curés du lieu. Après ces cultes prédominants à sainte Anne et à l'Immaculée Conception, viennent, loin derrière, le Sacré-Cœur, saint Joseph, la Sainte Famille et, enfin, saint François-Xavier, sainte Philomène et sainte Marguerite-Marie.

Dans le Lac-Saint-Jean, c'est à la Vierge *que* reviendrait la première place. On fait surtout intervenir ici la force attractive du sanctuaire de Lac-Bouchette. Mais, selon Mgr Victor Tremblay, la dévotion à Marie daterait au moins de l'année 1885, quand on érigea à Alma une Association des enfants de Marie. On fait ensuite un moindre état de la dévotion à sainte Anne qui occupe cependant le deuxième rang. Vient *ensuite* le Sacré-Cœur puis saint Joseph dont le cas est ici assez typique. C'est d'ailleurs avec un certain humour que Mgr Tremblay parle de «l'odyssée de saint Joseph», aux prises avec le pouvoir politique.

La triste histoire du saint patron du Canada dans cette vaste région commence en 1860 quand il doit céder sa place à la plus vénérable des belles-mères.

Statuaire des niches de croix de chemin des anciens comtés de Portneuf et du Lac-Saint-Jean

A. Portneuf

Vierge

Sans spécification	10
Notre-Dame de Lourdes	3
Immaculée-Conception	2
Notre-Dame du Cap	2
Vierge et Enfant	1
Total	[illegible]

Autres

Descente de croix	6
Christ au Sacré-Cœur	3
Sainte Famille	1
Saint Christophe	1

B. Lac-Saint-Jean

Vierge

Sans spécification	5
Notre-Dame de Lourdes	4
Notre-Dame du Cap	3
Vierge et Enfant	2
Total	[illegible]

Autres

Christ au Sacré-Cœur	5
Sainte Famille	4
Sainte Anne (dont 2 Éducations de la Vierge)	3
Jean-Baptiste et Jésus	1
Image mortuaire	1

D'après les monographies paroissiales, cette fois, ce serait en premier lieu la bonne sainte Anne que les gens de Portneuf auraient le plus volontiers invoquée. Dès 1772, assure un ancien curé de la paroisse, M[gr] Briand accordait, sur la demande du curé de Cap-Santé conjointement avec la totalité des habitants, d'avoir sainte Anne pour seconde patronne et titulaire de l'église. Les premiers patrons étaient la Sainte Famille. C'est, ensuite, en 1825 que la fabrique commanda à Antoine Plamondon un tableau représentant *Sainte Anne*. C'est surtout, en 1913, le miracle survenu à Félixine Jacques et attribué à sainte Anne qui valut tant d'hommages à la thaumaturge de la part des auteurs de la monographie. À Saint-Raymond, par contre, c'est un forgeron que l'ivrognerie mit en contact avec le diable lui-même qui, sous la forme d'un grand cheval noir, conduisit le singulier pèlerin jusqu'à Sainte-Anne-de-Beaupré afin qu'il demande pardon pour son intempérance.

Toujours d'après les monographies, c'est ensuite sur l'Immaculée Conception que les gens de Portneuf auraient jeté leur dévolu. N'a-t-on pas fondé à cet effet, vers 1890, à Cap-Santé, une confrérie du Scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, disent les anciens curés du lieu. Après ces cultes prédominants à sainte Anne et à l'Immaculée Conception, viennent, loin derrière, le Sacré-Cœur, saint Joseph, la Sainte Famille et, enfin, saint François-Xavier, sainte Philomène et sainte Marguerite-Marie.

Dans le Lac-Saint-Jean, c'est à la Vierge que reviendrait la première place. On fait surtout intervenir ici la force attractive du sanctuaire de Lac-Bouchette. Mais, selon M[gr] Victor Tremblay, la dévotion à Marie daterait au moins de l'année 1885, quand on érigea à Alma une Association des enfants de Marie. On fait ensuite un moindre état de la dévotion à sainte Anne qui occupe cependant le deuxième rang. Vient ensuite le Sacré-Cœur puis saint Joseph dont le cas est ici assez typique. C'est d'ailleurs avec un certain humour que M[gr] Tremblay parle de «l'odyssée de saint Joseph», aux prises avec le pouvoir politique.

La triste histoire du saint patron du Canada dans cette vaste région commence en 1860 quand il doit céder sa place à la plus vénérable des belles-mères.

sainte Anne, comme titulaire de la colonie, sur la rive nord du Saguenay, en face de Chicoutimi. Il devient alors patron de la colonie de la Pointe-aux-Trembles (Chambord). En 1869, cependant, la visite du ministre Louis Archambault, qui apportait avec lui la promesse d'une subvention pour la construction de la chapelle, valut à saint Louis d'être préféré à l'époux de la Vierge. Selon le même scénario, deux ans plus tard, dans la colonie de Grandmont, saint Joseph doit encore céder sa place à saint Gédéon, en l'honneur de Gédéon Ouimet, ministre de l'Instruction publique. C'est enfin à Alma que le grand saint de la liturgie connaît, selon le mot de Victor Tremblay, «la fin de ses transmigrations».

La comparaison de ces deux tableaux, tirés de l'analyse du contenu des niches de croix de chemin et des monographies paroissiales, amène à faire les constatations suivantes : à propos de Portneuf, les monographies parlent d'abord d'un culte prédominant à sainte Anne, alors que sa figuration est absente des niches des croix de chemin. En deuxième lieu, elles assurent qu'il y a eu dans ce comté un culte répandu à l'Immaculée Conception dont la figuration est en effet très abondante dans les niches. Il faut certainement assimiler les figures de Notre-Dame du Cap et de Lourdes à l'Immaculée, ce qui porte leur nombre à 7 sur un total de 18 statuettes représentant la Vierge. En dernier lieu, les monographies font état d'un culte faible ou marginal au Sacré-Cœur, à saint Joseph, à la Sainte Famille, à saint François-Xavier ainsi qu'à sainte Philomène et à sainte Marguerite-Marie, qu'il faut comparer à de rares figurations du Sacré-Cœur, de la Sainte Famille, de Saint Christophe et, enfin, de Saint Joseph avec l'Enfant Jésus.

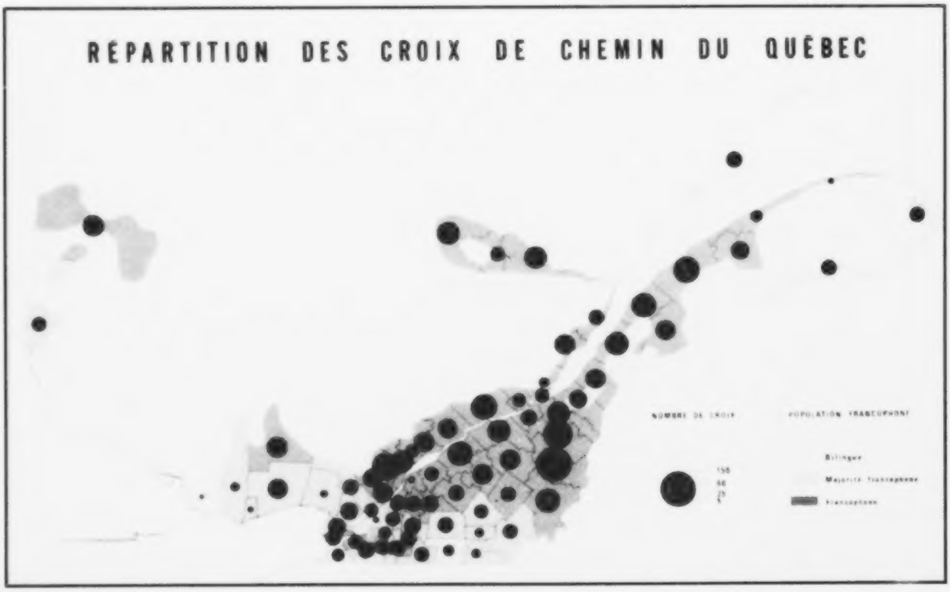
À propos, cette fois, du Lac-Saint-Jean, les monographies relatent un culte prédominant à la Vierge de l'Immaculée et on peut observer dans son cas une figuration très abondante. On fait mention en deuxième lieu d'un culte répandu à sainte Anne et il est possible de constater, cette fois, contrairement au comté de Portneuf, que la sainte est bien présente au pied de quelques croix de chemin. En troisième lieu, il est question d'un culte assez répandu au Sacré-Cœur, qui est aussi fort bien représenté dans les statuettes. Finalement, les monographies locales relatent la présence de cultes faibles à saint Joseph, qui est absent des niches, à la Sainte Famille, qui en orne pourtant plusieurs, et tandis que Jean-Baptiste est totalement absent des monographies, il occupe toujours sa modeste niche de la croix de la Lièvre, à Saint-Hedwidge.

Par quatre chemins

L'exercice du chemin de croix a pour but de rappeler aux fidèles les derniers moments de la vie de Jésus depuis sa condamnation jusqu'à sa mise au tombeau, en passant par l'événement capital du drame : sa mort sur la croix. La crucifixion serait, au dire des historiens du christianisme, le fait le mieux établi de la vie de Jésus-Christ. Pourquoi fut-il condamné à être crucifié ? S'il n'avait été justiciable que de ses coreligionnaires, rappelle Louis Réau, il aurait subi le supplice spécifiquement juif de la lapidation. Citoyen romain comme saint Paul, il aurait été condamné à la décapitation par la hache ou par le glaive. N'étant ni l'un ni l'autre, le supplice infligé fut celui que l'on imposait aux esclaves fugitifs ou aux révoltés contre leur maître, c'est-à-dire la crucifixion. Le sujet est d'une importance telle dans la vie du chrétien que la XII^{e} station fut détachée du chemin de croix et traitée pour elle-même, dans les cimetières, sur les sommets, mais surtout le long des routes et à leurs carrefours, en bordure des champs, jusqu'aux limites des paroisses du Canada français, à l'ouest comme à l'est.

La XII^{e} station du chemin de croix

Partout présentes, quoique de façon inégale selon qu'elles se retrouvent, pour leur plus grand nombre, au centre du Québec où vit une population traditionnellement francophone et catholique, ou se clairsèment à la périphérie, à proximité de la mer anglophone et majoritairement protestante, on peut actuellement évaluer le nombre des croix de chemin entre 3 000 et 4 000. Elles répondent à trois types. Il y a tout d'abord la croix simple. Généralement construite par l'habitant, parfois simplement équarrie à la hache mais le plus souvent assemblée à mi-bois, elle est quelquefois aussi ornée d'un motif aux extrémités ou à la rencontre de la hampe et de la traverse. Ensuite la croix aux instruments de la passion, souvent œuvre d'artisan, de menuisier ou de forgeron, nettement plus élaborée que la précédente, qu'on trouve surtout le long des belles terres agricoles. Enfin, le calvaire qu'on reconnaît par la présence du personnage de Jésus-Christ, parfois aussi de ses compagnons et compagnes qui l'ont assisté durant son supplice et à sa mort.



L'inventaire des croix de chemin a permis de dresser une carte des frontières culturelles du Québec. (Conception Jean Simard, 1978)

Les croix de chemin en général furent précédées par celles des explorateurs, des «découvreurs de pays», qui plantèrent une croix en signe de prise de possession officielle au nom du roi de France, à la manière des astronautes et des cosmonautes de notre temps qui fichèrent les pavillons américain et russe dans le sol de la Lune. Jacques Cartier, pour sa part, en laissa cinq au cours de ses deux premiers voyages. Une première, le 12 juin 1534, dans la baie des Homards sur la basse Côte-Nord, une deuxième dans la baie de Gaspé, une troisième dans la baie Pashashibu, près de Natashquan, une quatrième sur l'île Saint-Quentin à Trois-Rivières, puis une cinquième, le 31 mai 1536, près de la rivière Saint-Charles, à Québec :

Le 3e jour de mai et fête de Sainte Croix, solennité et fête, le capitaine fit planter une belle croix, de la hauteur d'environ trente-cinq pieds de longueur, sous le croisillon de laquelle il y avait un écusson, en bosse, des armes de France et sur icelui était écrit en lettres attiques : FRANCISCUS PRIMUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, REGNAT[14].

De telles croix furent plantées au fil des explorations, à Montréal en 1642, sur les bords du lac Érié en 1670, puis au Mississippi et en Louisiane en 1683.

Les croix apparurent le long des chemins, faut-il le préciser, à l'ouverture des chemins eux-mêmes. C'est en 1737 que le chemin du Roi, entre Montréal et Québec, fut terminé. Et en 1749, le naturaliste Pehr Kalm, visitant le Canada, pouvait déjà affirmer qu'elles étaient nombreuses :

Durant tout mon voyage à travers le Canada, j'ai rencontré des croix dressées ici et là sur la grand-route. Elles ont une hauteur de deux à trois toises et sont d'une largeur en proportion ; bien des gens disent qu'elles marquent la limite entre les paroisses, mais il y a plus de croix que de frontières ; du côté qui fait face au chemin, on a découpé un profond renfoncement, où l'on a placé soit Notre-Seigneur en croix, soit la Vierge Marie qui tient dans ses bras Notre-Sauveur enfant ; on a placé une vitre devant la cavité pour que le vent et la pluie ne puissent rien détériorer. Tout Français qui passe devant un calvaire fait le signe de la croix et se découvre. La croix a souvent la forme représentée ici. En certains endroits, on a ajouté tous les instruments qui, d'après ce que l'on croit, ont dû être utilisés pour crucifier notre Sauveur ; parfois même on a placé au sommet le coq de Pierre[15].

La présence significative des croix de chemin au milieu du XVIIIe siècle se trouve de nouveau attestée par une carte d'état-major que fit dresser le premier gouverneur britannique de la colonie, James Murray, entre 1760 et 1762. Des croix grossièrement dessinées, la plupart dans la région de Québec mais aussi un peu partout sur le continent arraché aux Français. En 1776, Thomas Anburey, l'un de ces officiers itinérants de l'armée du conquérant, qui aime observer les us et coutumes des Canadiens, note en particulier leur esprit dévot :

Ces croix élevées dans une bonne intention sont une cause continuelle de retards pour les voyageurs ; et ces retards, quand il fait un froid vif, sont réellement insupportables pour des hommes moins dévots que les Canadiens ; car quand le conducteur d'une calèche, voiture couverte semblable à nos chaises de poste, arrive près d'une de ces croix, il saute en bas de son cheval, se met à genoux et récite une longue prière, quelle que soit la rigueur de la saison[16].

Tout au long du XIXe siècle, le réseau des croix de chemin se développe avec les voies qui pénètrent progressivement l'arrière-pays et le peuplent. Il s'étendra même à la grandeur du Canada, d'est en ouest, et tracera pour ainsi dire le contour des frontières culturelles du Canada français. Mis à part le Québec, trois des dix provinces canadiennes, où vivent d'importantes minorités françaises, possèdent des croix de chemin. Le Nouveau-

---

14. Paul Carpentier. *Les croix de chemin : au-delà du signe*. Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1981, p. 25. On peut voir cette croix reconstruite dans le parc Cartier-Brébeuf à Québec.

15. Pehr Kalm. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction annotée du journal de route par Jacques Rousseau et Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset. Montréal, Pierre Tisseyre, p. 430. Le naturaliste suédois a donné la première représentation d'une croix de chemin, *ibid.*

16. John Porter et Léopold Désy. *Calvaires et croix de chemin du Québec*. Montréal, Hurtubise HMH, 1973, p. 53.

John Lambert, ***Trois-Rivières vue de la rive gauche du Saint-Maurice,*** **illustration tirée de** ***Travels Through Lower Canada and the United States of North America in the Years 1806, 1807 and 1808,*** **Londres, Baldwin, Cradock et Joy, 1816, p. 478-479.**

William H. Bartlett, ***Village of Cedars, River St. Lawrence,*** **1838, illustration tirée de** ***American Scenery, or Land, Lake and River illustrations of Transatlantic Nature,*** **Londres, G. Virtue, 1840.**

Brunswick d'abord, où une trentaine de croix s'égrènent le long du croissant acadien, depuis Edmundston jusqu'à Moncton en passant par Caraquet. Des croix peu ornées, comme celles de la Gaspésie voisine, comme si le métier de pêcheur ne laissait pas le temps d'accorder aux croix l'attention qu'on leur porte dans les régions aux terres plus fertiles. Ensuite le nord de l'Ontario, dans les régions minières et forestières s'étendant de Sudbury à Hearst, où un grand nombre de familles de langue française du Québec s'installèrent au début de XX^e^ siècle et implantèrent les signes de leur culture. Puis le Manitoba, où les premiers Québécois se transportèrent dès le début du XIX^e^ siècle. C'est en 1818 qu'une trentaine de pionniers fondent Saint-Boniface et transplantent sur les bords de la rivière Rouge, qu'ils colonisent peu à peu, les coutumes et les usages de leurs pères. Certaines de ces coutumes furent inscrites très tôt dans le paysage, comme les «fermes en long», dont l'inspiration vient tout droit de l'ordonnance en rangs telle qu'elle est pratiquée au Québec depuis le XVII^e^ siècle. Aujourd'hui encore, le paysage manitobain

Clarence-A. Gagnon, ***La croix du chemin,*** **dans Jean Chauvin,** ***Ateliers. Étude sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens,*** **Montréal, Louis Carrier et Cie, 1928, p. 221.**

garde des traces concrètes de la survivance de ces anciens Québécois et les croix de chemin qui s'y trouvent, presque aussi nombreuses qu'en Acadie, en constituent le signe le plus éloquent. Un peu comme les bornes des anciennes voies romaines qui encerclaient la Méditerranée, les croix de chemin de cette partie du pays rappellent, à leur façon, le rêve des anciens qui entendaient de cette manière reconstituer l'éphémère empire français d'Amérique.

Horatio Walker, *De Profundis*, dans *Horatio Walker* by F. Newlin Price, Montréal, Louis Carrier et Cie, 1928, p. 33.

Léo-Paul Desrosiers, qui participait en 1916 au premier concours littéraire organisé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, a sans doute mieux que personne exprimé ce sentiment :

Je les ai vues, les blanches croix lumineuses, disséminées partout le long de nos routes comme une floraison de l'âme canadienne, comme l'esprit du sol remué par les ancêtres ; j'ai vu leur rayonnement splendide d'idéal dans les «habitants» prosternés à leur pied ; j'y ai trouvé la source des énergies profondes et sourdes de notre race, le principe latent de notre survivance héroïque, le sens glorieux de notre histoire. En elles gisent un gage de moralité, un lieu puissant et mystique, une influence assainissante. Elles donnent aux paysages une physionomie, une signification morale, les illuminent, les spiritualisent et les agrandissent dans un geste d'infini ; elles sont révélatrices de l'âme canadienne[17].

Croix aux instruments de la passion

La croix de chemin ornée des instruments de la passion tient ses origines de la tradition populaire, voire païenne. Le 6 avril 1818, à l'un de ses curés qui désire ériger un calvaire dans la paroisse, Mgr Plessis, évêque de Québec et amateur d'art, ne manque pas d'encourager l'érection de tels monuments à l'intérieur de son diocèse, mais profite de l'occasion pour faire les distinctions que lui dicte son rôle de chef ecclésiastique :

Croix Édouard Renaud, Saint-Paul-d'Abbotsford (Montérégie), vers 1895. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.557.112A (35))

17. *La croix du chemin. Premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal*, Montréal, 1916, p. 50.

Il en faudra exclure tous ces attributs dont on charge quelquefois la croix des grands chemins en campagne, tels que la lune, le soleil, la main, l'éponge, le roseau, etc. La croix est assez respectable par elle-même et doit suffire à la dévotion des fidèles, surtout si elle porte un Christ bien travaillé, sans y ajouter toutes ces dépendances ridicules, ordinairement mal exécutées et plus propres à donner du ridicule qu'à nourrir la piété[18].

Les instruments de la passion, dont on dit qu'ils sont les armes du Christ, nous ramènent tout droit à l'art des catacombes, aux premiers siècles du christianisme, où on interdisait de représenter humainement Jésus-Christ, préférant le figurer au moyen de symboles. En fait, les instruments de la passion sont des motifs tirés des évangiles. Ceux que les textes avaient oubliés furent reconstitués par l'imagination populaire. Mis dans un certain ordre, ces motifs permettent de reconstituer le supplice de Jésus-Christ.

Le plus spectaculaire comme le plus haut perché parmi ces motifs est certainement le coq, symbole du reniement de saint Pierre. Saint Jean lui-même rapporte l'événement du coq qui chanta : «Simon-Pierre était là à se chauffer : "N'es-tu pas toi aussi de ses disciples ?" Lui nia et dit : "Je n'en suis pas". Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait tranché l'oreille, reprit : "Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ?" Pierre nia encore. Aussitôt un coq chanta.» (Jean, 18, 25-27). Pour certains, le coq a joué un autre rôle. Il aurait été un agent de la résurrection. Son cri aurait prévenu le Christ au tombeau que l'heure de ressusciter était arrivée. Symbole par excellence des souffrances endurées par Jésus, la couronne d'épines, le plus répandu et le plus connu des instruments de la passion, rappelle la mise en scène organisée par Pilate pour tourner en dérision le soi-disant roi des Juifs. L'éponge, la lance et l'échelle, éléments qui se présentent la plupart du temps en soigneuse symétrie, font aussi généralement partie

Croix de chemin aux instruments de la passion, modèle réduit, œuvre provenant de la région de Chaudière-Appalaches, vers 1950-1960, bois polychrome, collection particulière.

Nérée Allard, croix Adrien Lacoste, Mont-Saint-Grégoire (Montérégie). Le dimanche après-midi, 7 juillet 1946, dans le rang Lacroix, l'abbé J.-L.-Armand Guertin, curé de la paroisse, bénit la croix qu'a construite et sculptée Nérée Allard. (Photo gracieusement fournie par Merlin L. Arsenault)

18. Pierre-Georges Roy, *À travers l'histoire de Beaumont*, Lévis, 1943, p. 281.

Nérée Allard, croix Rodolphe Coyette, Saint-Athanase (Montérégie). Le dimanche après-midi, 7 septembre 1947 à 15 h, dans le Troisième rang, Mgr Clovis Desrosiers, curé de la paroisse, bénit la croix qu'a construite et sculptée Nérée Allard. (Photo gracieusement fournie par Martin L. Allard)

du blason de Jésus-Christ. Trempée dans le vinaigre et fixée par les soldats au bout d'un roseau, l'éponge servit à faire boire Jésus. La lance de la transfixion perça le côté droit de la poitrine, d'où s'écoulèrent le sang et l'eau, signes de la mort. L'échelle servit quant à elle à déposer le cadavre au sol. La main n'est pas celle de Jésus. Elle symbolise les sévices et plus particulièrement les gifles qu'on lui infligea lors de son interrogatoire devant le sanhédrin : «Le grand prêtre lui dit : "Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu". Jésus lui répond : "Tu l'as dit [...]" Alors ils lui crachèrent au visage et le giflèrent ; d'autres lui donnèrent des coups en lui disant : "Fais le prophète, Christ, dis-nous qui t'a frappé ?"» (Matthieu, 26, 63-68). La lanterne est celle qui servit à éclairer Judas la nuit où, accompagné de la cohorte ainsi que des gardes fournis par les grands prêtres et les pharisiens, il vint trahir et livrer Jésus. Un autre motif, curieux celui-là, figure le soleil, symbole de la divinité depuis la Haute Antiquité et qui prend ici une signification toute particulière. Les évangiles rapportent en effet que de la sixième à la neuvième heure, c'est-à-dire de midi à trois heures de l'après-midi, au moment où le Christ expira, le soleil s'obscurcit et les ténèbres couvrirent toute la terre. Cette éclipse du soleil veut donc montrer que la nature tout entière est en deuil à la mort du Sauveur. Quant au marteau et aux trois clous, éléments primordiaux du crucifiement, ils se retrouvent presque invariablement dans la panoplie des armes du Christ. Il est par contre plus rare de voir le coutelas dont s'est servi Pierre pour couper l'oreille de Malchus, soldat de la troupe qui accompagnait Judas lors de l'arrestation. L'alpha et l'oméga sont plus rares encore. Les témoins uniques se trouvent à Sainte-Foy, près de Québec, sur la croix Noreau. Comme sur les sarcophages chrétiens de l'Antiquité, où la première et la dernière lettre de l'alphabet grec encadraient le monogramme du Christ, l'alpha et l'oméga indiquent ici aussi que Jésus-Christ est le commencement et la fin.

Nérée Allard, calvaire Eugène Meunier, Saint-Alexandre (Montérégie). Le dimanche après-midi, 8 août 1948, dans le rang de la Grande-Ligne, le curé Boivin bénit le calvaire qu'a sculpté Nérée Allard. (Photo gracieusement fournie par Merlin L. Acomb)

Calvaires

Le calvaire, c'est un peu le crucifix qui a franchi le mur d'enceinte de l'église pour aller courir le long des routes. Devenu croix de chemin, on l'abrite quelquefois sous une construction en forme de dais. Pour le reste, les éléments ne varient guère : un Christ en croix peint au naturel, auquel s'ajouteront parfois les principaux acteurs du drame de la crucifixion. Au premier rang de ceux-ci, la Vierge et saint Jean, l'apôtre bien-aimé à qui Jésus confie sa mère avant de mourir. Ensuite Marie-Madeleine, qui avait lavé et parfumé les pieds du maître au repas chez Simon le pharisien et qui est maintenant effondrée au pied de la croix. Enfin les larrons. À droite de Jésus, le bon, qui répond au nom de Dysmas ; à gauche, le mauvais, qu'on appelle Gestas. Avec ses six personnages sculptés par Louis Jobin en 1918, le calvaire de Lac-Bouchette est le plus élaboré parmi la cinquantaine de calvaires en bois qui bordent encore aujourd'hui les routes du Québec. Apparus dans la vallée du Saint-Laurent peu de temps avant la fin du Régime français, les premiers calvaires voient le jour à la faveur d'un contexte de revitalisation de la dévotion au chemin de croix qui avait cours dans toute la chrétienté et dont les franciscains, comme on le sait, étaient les principaux animateurs. Le premier de tous est érigé à Saint-Augustin-de-Desmaures, près de Québec, en 1767. Stimulée par son frère, le jésuite François-Xavier Regnard Duplessis qui parcourt la France et répand la dévotion, sœur Geneviève Duplessis de l'Enfant-Jésus, économe de l'Hôtel-Dieu de Québec, fait suspendre un Christ à la croix plantée «en une place où est un chemin qui se croise et par lequel on passe de tout côté». Déplacé, réparé, modifié à quelques reprises, le calvaire situé près du lac Saint-Augustin résistera au temps pendant plus de deux siècles. Le 29 août 1977, un coup de vent l'écrase. Le Christ, qui avait déjà été classé au rang de bien culturel, rentre dans l'église du lieu et

[illegible], *Le calvaire de Saint-Augustin érigé en 1690*, sans date, [illegible], Musée du Québec. Érigé en 1767 sur les terres des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, ce calvaire fut l'ancêtre et le modèle de toutes les croix de chemin du Québec. Le Christ sculpté, classé par l'État en 1976, proviendrait de France et daterait de 1690 d'après la tradition. (Photo Archives nationales du Québec à Québec, Collection initiale, P 600, S6, PG2/ 10)

Le trésor des croix de chemin

	Année	Municipalité
1	1820	Trois-Rivières-Ouest
2	1820	Sainte-Anne-de-la-Pérade
3	1827	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
4	1829	Varennes
5	1838	Saint-Rémi
6	1838	Yamaska-Est
7	1840	L'Acadie
8	1840	Saint-Pamphile
9	1841	Deschambault
10	1849	Deschaillons
11	1850	Saint-Germain
12	1850	Saint-Augustin-de-Desmaures
13	1857	Saint-Isidore
14	1863	Lotbinière
15	1893	Sainte-Anne-de-la-Pérade
16	1900	Saint-Guillaume
17	1906	Saint-Prime
18	1911	La Baie
19	1911	Trois-Rivières
20	1913	Saint-Adolphe
21	1915	Cap-Saint-Ignace
22	1918	Lac-Bouchette
23	1918	Saints-Gervais-et-Protais
24	1919	Saint-Antoine-sur-Richelieu
25	1920	Saint-Antoine-de-Tilly

Le calvaire de Varennes est le plus imposant de tous par ses dimensions. Dans sa forme présente, il date de 1829. Il prend la place d'un précédent qui avait été érigé en 1780. Les sculptures du Christ et du bon larron seraient de Louis-Thomas Berlinguet (1830), celle du mauvais larron de Roger Dulhaire (1976), d'après une première œuvre qu'avait sculptée Michel Brisset (1774) pour servir de Christ au tout premier calvaire. Le calvaire de Varennes et les deux chapelles de procession voisines, du XIX^e siècle aussi et dédiées à sainte Anne et à saint Joachim, constituent l'un des plus beaux ensembles d'art religieux populaire du Québec.

Louis-Thomas Berlinguet (attribution) et Roger Dulhaire, calvaire de Varennes, Varennes (Montérégie), 1829, classé monument historique en 1962. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.057, 23A (30))

Celui de Saint-Rémi doit son appellation «du Cordon» au rang dans lequel il est situé et qui portait autrefois ce nom. Les circonstances de sa création sont bien connues. Voyant que son frère Pierre-Rémi avait été arrêté pour sédition, celui-ci ayant pris part à la rébellion des Patriotes en 1837, le sculpteur Louis Narbonne, âgé de 27 ans et instituteur de son état, érige ce calvaire pour obtenir de Dieu la libération de son frère. Pierre-Rémi Narbonne fut néanmoins pendu le 15 février 1839 avec cinq de ses compagnons à la prison du Pied-du-Courant, à Montréal. Ce calvaire est situé dans un magnifique environnement qui ajoute à la beauté de son architecture.

Trois-Rivières-Ouest possède le calvaire le plus ancien. Il fut béni, comme l'atteste une inscription placée sous le toit, le 11 juin 1820. On l'attribue tantôt à Thomas Baillairgé, tantôt à Louis-Thomas Berlinguet. Il fut érigé à la demande de Napoléon Girard qui avait perdu ses trois enfants dans l'incendie de sa maison. Ce calvaire est situé au cœur de la région Mauricie-Bois-Francs qui compte la plus grande concentration de ce type

Le trésor des croix de chemin

	Année	Municipalité
1	1820	Trois-Rivières-Ouest
2	1820	Sainte-Anne-de-la-Pérade
3	1827	Sainte-Geneviève-de-Batiscan
4	1829	Varennes
5	1838	Saint-Rémi
6	1838	Yamaska-Est
7	1840	L'Acadie
8	1840	Saint-Pamphile
9	1841	Deschambault
10	1849	Deschaillons
11	1850	Saint-Germain
12	1850	Saint-Augustin-de-Desmaures
13	1857	Saint-Isidore
14	1883	Lotbinière
15	1893	Sainte-Anne-de-la-Pérade
16	1900	Saint-Guillaume
17	1904	Saint-Prime
18	1911	La Baie
19	1911	Trois-Rivières
20	1913	Saint-Adelphe
21	1915	Cap-Saint-Ignace
22	1918	Lac-Bouchette
23	1918	Saints-Gervais-et-Protais
24	1919	Saint-Antoine-sur-Richelieu
25	1920	Saint-Antoine-de-Tilly

Le calvaire de Varennes est le plus imposant de tous par ses dimensions. Dans sa forme présente, il date de 1829. Il prend la place d'un précédent qui avait été érigé en 1790. Les sculptures du Christ et du bon larron seraient de Louis-Thomas Berlinguet (1850), celle du mauvais larron de Roger Dallaire (1979), d'après une première œuvre qu'avait sculptée Michel Brisset (1774) pour servir de Christ au tout premier calvaire. Le calvaire de Varennes et les deux chapelles de procession voisines, du XIX[e] siècle aussi et dédiées à sainte Anne et à saint Joachim, constituent l'un des plus beaux ensembles d'art religieux populaire du Québec.

Louis-Thomas Berlinguet (attribution) et Roger Dallaire, calvaire de Varennes, Varennes (Montérégie), 1829, classé monument historique en 1962. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.557, 23A (35))

Celui de Saint-Rémi doit son appellation «du Cordon» au rang dans lequel il est situé et qui portait autrefois ce nom. Les circonstances de sa création sont bien connues. Voyant que son frère Pierre-Rémi avait été arrêté pour sédition, celui-ci ayant pris part à la rébellion des Patriotes en 1837, le sculpteur Louis Narbonne, âgé de 27 ans et instituteur de son état, érige ce calvaire pour obtenir de Dieu la libération de son frère. Pierre-Rémi Narbonne fut néanmoins pendu le 15 février 1839 avec cinq de ses compagnons à la prison du Pied-du-Courant, à Montréal. Ce calvaire est situé dans un magnifique environnement qui ajoute à la beauté de son architecture.

Trois-Rivières-Ouest possède le calvaire le plus ancien. Il fut bénit, comme l'atteste une inscription placée sous le toit, le 11 juin 1820. On l'attribue tantôt à Thomas Baillairgé, tantôt à Louis-Thomas Berlinguet. Il fut érigé à la demande de Napoléon Girard qui avait perdu ses trois enfants dans l'incendie de sa maison. Ce calvaire est situé au cœur de la région Mauricie–Bois-Francs qui compte la plus grande concentration de ce type

Louis Narbonne, calvaire du Cordon, Saint-Rémi (Montérégie), 1838, classé monument historique en 1978. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.548.20 (35))

de monument au Québec, c'est-à-dire 8 sur 25. S'y trouvent aussi les trois plus anciens : Trois-Rivières-Ouest (1820), Sainte-Anne-de-la-Pérade (calvaire du Rapide-Nord, 1820) et Sainte-Geneviève-de-Batiscan (1827).

Thomas Baillairgé (attribution), calvaire de la municipalité, Trois-Rivières-Ouest (Mauricie–Bois-Francs), 1820, classé monument historique en 1983. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.551.12 (35))

Certaines croix du trésor sont de véritables chapelles. Il s'agit de constructions dont les portes se referment pour protéger le mobilier, notamment un autel. Le calvaire de Saint-Rémi appartient à ce type. Celui de L'Acadie, situé aux abords de l'église paroissiale du lieu, est un autre exemple du genre. Placé au-dessus de l'autel, un Christ sculpté vers 1840 par Louis-Daniel Finsterer impressionne le visiteur avec ses yeux grand ouverts, comme on représentait le crucifié dans l'art européen avant le XII^{e} siècle. De part et d'autre de cet autel, saint Jean et la Vierge, moulages en plâtre de Carli et Petrucci, complètent le tableau de la scène du Calvaire. Quatorze grandes images de la maison L. Turgis, éditeur parisien de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, représentant un chemin de croix, garnissent les murs de cet oratoire. On trouve un semblable arrangement à Saint-Isidore dans la Nouvelle-Beauce.

Ici, le chemin de croix en images date de 1938. Il provient de l'éditeur italien N.G. Basevi d'après des dessins de Sacchi. Des moulages en plâtre de la Vierge et de Joseph, son époux, encadrent un autel que domine le Christ sculpté par Léandre Parent. Le calvaire de la municipalité beauceronne est situé sur la terre de Jean-Louis Guillemette depuis 1857. Il avait été érigé plusieurs années auparavant, dans le même rang Saint-Pierre, sur la ferme de Louis Fréchette. En acquérant la terre de Fréchette, Majoric Bolduc devenait propriétaire du calvaire. À la suite de démêlés avec le curé, qui reprochait à Bolduc sa tiédeur religieuse, Romuald Mercier et Azarias Guillemette, aïeul de Jean-Louis, déménagent le calvaire-chapelle sur son présent emplacement.

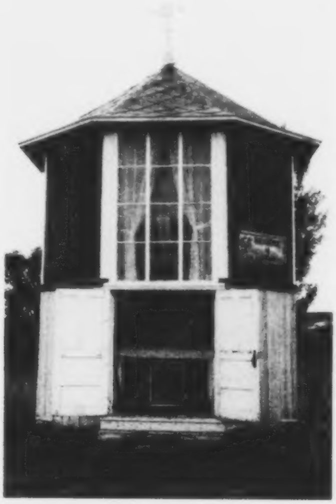
Aux dimensions plus restreintes et sans mobilier, les calvaires de Saint-Prime et de Cap-Saint-Ignace ont l'aspect des précédents, surtout du fait que des portes permettent d'en interdire l'accès. À l'instar de Saint-Isidore, les portes de Saint-Prime et de Cap-Saint-Ignace sont vitrées et laissent voir en tout temps un Christ en croix bien protégé. Le calvaire de Saint-Prime suscite l'intérêt autant par la circonstance qui l'a vu naître que par la structure qui l'abrite. Situé dans le rang 3, il est la propriété de la famille Lamontagne depuis sa construction en 1904. En 1870, Philippe Lamontagne se promettait d'ériger devant sa maison une croix si le feu qui ravageait la région épargnait sa maison et ses biens. Pendant longtemps, le calvaire fut au centre d'un chemin de croix qui attirait la population environnante. Quant à celui de Cap-Saint-Ignace, situé le long du chemin Bellevue, il fut érigé par

Gaspard Couillard en 1915. L'édicule fut élevé en 1917, un an après que Louis Jobin eut livré la sculpture d'un Christ et que Jean-Pierre Couillard eut préparé les accessoires qui ornent l'ensemble.

Antichambre du ciel où Jésus-Christ, présent dans le tabernacle, attend les actes d'adoration de ses fidèles, l'église paroissiale appartient hors de tout doute à l'univers du sacré. Au-dehors, la situation est plus complexe. M^gr^ de Saint-Vallier avait comparé la paroisse à la famille spirituelle des catholiques «qui y prennent naissance par le saint baptême, reçoivent les aliments de leur vie religieuse et sont plus tard enterrés dans le cimetière du lieu». À la périphérie de cet espace sacré, des présences de toutes sortes, que le curé ne contrôle pas toujours à sa guise, meublent un paysage où le profane et le sacré, parfois le diable et le bon Dieu, se disputent les collines et les routes jusqu'à la maison des habitants.

Tel est l'art religieux des routes du Québec, tout à la fois lieux de la religion populaire d'autrefois et patrimoine ethnologique d'aujourd'hui.

Louis Jobin, calvaire Adrien Couillard, Cap-Saint-Ignace (Chaudière-Appalaches), 1915. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.552.12 (35))



Léandre Parent, calvaire Jean-Louis Guillemette, Saint-Isidore (Chaudière-Appalaches), avant 1857. (Photo Jean Simard, 1993, MCC.C.93.549.19 (35))

Bibliographie et filmographie

Ouvrages généraux

BOGLIONI, Pierre et Benoît LACROIX. *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, 160 p.

CARPENTIER, Paul. *Les croix de chemin : au-delà du signe*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, 1981, 484 p.

Discipline diocésaine, publiée par l'autorité de S. Ém. le cardinal Villeneuve, o.m.i., archevêque de Québec, Québec, L'Action catholique, 1937, 676 p.

LACROIX, Benoît et Madeleine GRAMMOND. *Religion populaire au Québec, typologie des sources, bibliographie sélective (1900-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1985, 175 p.

Macro-inventaire du patrimoine québécois, Québec, ministère des Affaires culturelles et Les Publications du Québec, 1985, 150 p.

PORTER, John et Léopold DÉSY. *Calvaires et croix de chemin du Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1973, 146 p.

SIMARD, Jean, Jocelyne MILOT et René BOUCHARD. *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 309 p.

SIMARD, Jean et François BRAULT. *Les arts sacrés au Québec*, Boucherville, Éditions de Mortagne, 1989, 319 p., 300 ill.

SIMARD, Jean et Jocelyne MILOT. *Les croix de chemin du Québec. Inventaire sélectif et trésor*, Québec, Les Publications du Québec, 1994, 510 p., 225 ill.

Films

Calvaires et croix de chemin. Réalisation de François BRAULT, scénario de Jean Simard, production Les Films François Brault inc., 1987, 28 min., son et couleur.

Jésus de Montréal. Réalisation de Denys ARCAND, Max Films Productions, Gérard Mital Productions, en association avec l'Office national du film, 1989, 119 min., son et couleur.

Kateri Tekakwitha. Réalisation de Jean LETARTE pour la série «Second regard» de la Société Radio-Canada, 1988, 15 min., son et couleur.

La fête du Calvaire (d'Oka). Réalisation de Yves HÉBERT, 1973.

La route de la foi (Sainte-Anne-de-Beaupré). Réalisation de Louis RICARD, scénario de Jean Simard, Les Productions dix-huit ltée, 1989, 28 min., son et couleur.

Le bon père Frédéric. Réalisation de Jérôme MARTINEAU, production Novel inc., 1988, 30 min., son et couleur.

Le frère André. Réalisation de Jean-Claude LABRECQUE, production Pierre Valcour, 1981, 88 min., son et couleur.

Le sanctuaire de Notre-Dame du Cap-de-la-Madeleine. Réalisation de Louis-Roger LAFLEUR, o.m.i., production Office du film du Québec, 1940, 7 min. 46 sec., muet, noir et blanc.

Les chemins de croix au Québec. Réalisation de François BRAULT, scénario de Jean Simard, production Les Films François Brault inc., 1987, 28 min., son et couleur.

Les statues de Monsieur Basile. Réalisation de Diane LÉTOURNEAU pour la série «La belle ouvrage», Office national du film et Société Radio-Canada, 1979, son et couleur.

On est loin du soleil (le Frère André). Réalisation de Jacques LEDUC, production Paul Larose, 1970, 79 min. 16 sec., noir et blanc.

Pèlerinages célèbres (Oratoire Saint-Joseph de Montréal, Notre-Dame-du-Cap-de-la-Madeleine et Sainte-Anne-de-Beaupré). Production de l'Office du film du Québec, 1950, 10 min., son et couleur.

Roger Prévost statuaire. Réalisation de Michel GIGUÈRE, scénario et recherche de Jean Simard et Léopold Désy, production du Service de l'audiovisuel de l'Université Laval, en association avec le Centre d'étude sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord, 1980, 20 min., son et couleur.

Un chemin de croix, présenté par Benoît Lacroix, o.p. Réalisation de Jean-Réal GAGNÉ, production Auvidec inc., 1988.

Monographies

A.X. «La chapelle des matelots à Sainte-Anne-de-Beaupré», *Le Bulletin des recherches historiques*, 51, 3 (mars 1945), p. 135-138.

BAILLARGEON, Samuel. *Votre visite au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré*, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1978, 196 p.

BEAULIEU, Ernest-Marie de. *Les Sanctuaires de Saint Antoine de Padoue*, Québec, E. Tremblay, 1929, 148 p.

BÉLANGER, Georges. *La Bonne Sainte Anne au Canada et à Beaupré*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1923, 228 p.

BELLEMARRE, P.-A.-A. «Historique de l'œuvre de la montagne à Saint-Élie de Caxton», inédit, s.l.n.d., copié par Charlotte Ringuet le 21 juillet 1980, fonds de l'auteur.

BERNARD, Henri. «La problématique de l'Oratoire Saint-Joseph», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 139-154.

BOUCHARD, René. «La coutume du "mois de Marie" à East-Broughton Station (Beauce)», *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière*, Montréal, Leméac, 1978, p. 91-112.

BOUCHARD, René et Bernard GENEST, avec la collaboration de Monique CLOUTIER. *Saint-Rémi de Napierville*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1979, 98 p.

BRAULT, Marie-Marthe. *Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal : étude d'un sanctuaire de pèlerinage catholique*, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 1969, 201 p.

BRETON, P.-E. *Cap-de-la-Madeleine : cité mystique de Marie*, Trois-Rivières, Imprimerie Saint-Joseph, 1937, 213 p.

CATTA, Étienne. *Le frère André (1845-1937) et l'Oratoire Saint-Joseph-du-Mont-Royal*, Montréal, Fides, 1965, 1 146 p.

CHARLAND, Paul-Victor. *Le culte de Sainte Anne en Amérique ou Sainte-Anne-de-Beaupré et sa filiation dans le Nouveau Monde*, Lévis, 1898, 130 p.

CHOUINARD, Louise. «Calvaire Varennes», *Les Chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*, tome 2, Québec, Commission des biens culturels et Les Publications du Québec (1991), p. 234.

CLOUTIER, Nicole. «La peinture votive à Sainte-Anne-de-Beaupré», dans Jean Simard et Benoît Lacroix, *Religion populaire, religion de clercs ?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, p. 149-175.

DES GAGNIERS, Jean. *L'Île-aux-Coudres*, Montréal, Leméac, 1969, 110 p.

DÉSILETS, Georges. *Le Guide du pèlerin à la Tour des martyrs de Saint-Célestin, comté de Nicolet*, s. éd., 1932, 87 p.

DIONNE, Narcisse-Eutrope. *Historique de l'église Notre-Dame-des-Victoires (1688-1888)*, Québec, Brousseau, 1888.

DIONNE, Rosaire. *De notre patrimoine : églises et croix d'églises du diocèse de Rimouski*, Rimouski, [Service de la pastorale], Université du Québec à Rimouski, 1978, 137 p.

DORAN, Anne. «Le pèlerinage à Sainte-Anne-de-Beaupré. L'actuel, 1958-1973», thèse de doctorat, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1979, 814 p.

DRAGON, A. *L'abbé Delamarre, fondateur des sœurs antoniennes de Marie et des pèlerinages du Lac-Bouchette*, Chicoutimi, Société historique du Saguenay, 1974, 225 p.

Églises et sanctuaires du Québec. Churches and Shrines in Québec, Québec, ministère du Tourisme, Chasse et Pêche, 1969.

FILTEAU, Jean-Claude. «Une inscription hébraïque au cimetière de Cap-Rouge», *Laval Théologique Philosophique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, février 1974, p. 9-20.

GAGNÉ, Lucien et Jean-Pierre ASSELIN. *Sainte-Anne-de-Beaupré. Trois cents ans de pèlerinage*, Sainte-Anne-de-Beaupré, 1984, 96 p.

GENEST, Bernard. «Croix votives du comté de Portneuf», *Revue de l'Université Laurentienne*, vol. VIII, nº 2, février 1976, p. 69-72.

GREENOUGH, William Parker. *Canadian Folk-Life and Folk-Lore*, New York, George H. Richmond, 1897, 199 p.

HÉBERT, Léo-Paul. *Histoire ou légende ? Jean-Baptiste de La Brosse*, Montréal, Bellarmin, 1984, 546 p.

JACOB, Paul. «Croix de chemin et dévotions populaires dans la Beauce», *La Société canadienne [illegible]istoire de l'Église catholique. Sessions d'étude 1[illegible]6*, Ottawa, p. 15-33.

JACOB, Paul. «Culte populaire et culte liturgique à Saint-Séverin de Beauce», inédit, Québec, Université Laval, Archives de folklore, 1976.

Jean-Paul II au Canada. Tous les discours, introduction de Benoît Lacroix, o.p., Montréal, Les éditions Paulines, 1984, 287 p.

KALM, Pehr. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, traduction annotée du journal de route par Jacques Rousseau et Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977, 674 p.

La croix du chemin. Premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, Montréal, 1916, 156 p.

LAFRANCE, Pierre. *Les croix joyeuses de Trois-Pistoles et les cinq églises, 1696-1946 : 250 années de faits et gestes de chez nous*, Rivière-du-Loup, Imprimerie Saint-Laurent, 1946, 120 p.

LALONDE, Sylvie. «Les croix de chemin de l'île Jésus», ms., Québec, Université Laval, Archives de folklore, 1981, 103 p.

La Madone des Canadiens : Notre-Dame du Cap, reine du Très Saint-Rosaire, s.l., s.é., 1953, 47 p.

LAPERRIÈRE, Guy. «Les lieux de pèlerinage au Québec : une vue d'ensemble», dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 29-64.

LAPERRIÈRE, Guy. «Pèlerinages et pèlerins au Québec : trois siècles d'histoire», *Wallfahrt Kennt Keine Grenzen*, Munich et Zurich, Schnell et Steiner, 1984, p. 459-472.

LA ROUSSELIÈRE, Marie de. *Histoire du pèlerinage : la Réparation au Sacré-Cœur, un écrit posthume*, Pointe-aux-Trembles, Éditions de l'Écho, 1979, 64 p.

LAUNIÈRE-DUFRESNE, A.-M. de. «Le premier pèlerinage au sancturaire de Notre-Dame de Lourdes à Lac-Bouchette», *Saguenayensia*, 15, 4 (juill.-août 1973), p. 125-127.

LECHASSEUR, Antonio. «Les pèlerinages de Sainte-Anne-de-la-Pointe-au-Père : reflet d'une mentalité religieuse», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, 3, 1 (mai 1976), p. 22-26.

LÉGARÉ, Romain. *Un apôtre des deux mondes. Le Père Frédéric Jansoone de Ghyvelde, o.f.m.*, Montréal, 1953.

LÉGARÉ, Romain. *La Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes à Lachute*, Lachute, Pères franciscains, 1954.

LELEU, Jean-Marie. *Histoire de Notre-Dame de Bon-Secours à Montréal*, Montréal, Cadieux et Derome, 1900, 32, 153, [2] p.

Le Nouvelliste, Trois-Rivières, 5 août 1993, p. 28 ; 18 août 1993, p. 13 ; 20 août 1993, p. 3 (sur Léo Arbour et le calvaire de Saint-Élie).

Le Sanctuaire de La Réparation, le Montmartre canadien : son histoire, son but, Marianopolis, s.é., 1921, 42 p.

Manuel du pèlerin de Notre-Dame de Bon-Secours, Montréal, Lovell et Gibson, 1848.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique. «Nos croix de chemins», *Le Bulletin des recherches historiques*, septembre-novembre 1911, p. 268 et suiv. ; vol. 29 (1923), p. 125-127, 142, 143, 229-231, 269, 270, 350-352 ; vol. 30 (1924), p. 55, 56, 233, 234.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique. «La croix colossale du mont Saint-Hilaire», *Le Bulletin des recherches historiques*, 33, 1927, p. 580-584.

MASSICOTTE, Édouard-Zotique. «La première chapelle de Sainte-Anne à Montréal», *Le Bulletin des recherches historiques*, 48, 2 (févr. 1942), p. 51-53.

MCMULLEN, madame Benoit. «Croix de chemin au pays de Matane», *L'Histoire au pays de Matane*, 12, 1 (déc. 1976), p. 27-29, 32.

MCMULLEN, madame Benoit. «Croix de chemin au pays de Matane (2)», *L'Histoire au pays de Matane*, 12, 2 (déc. 1977), p. 13-16.

MILOT, Jocelyne. «Ethnographie de la dévotion à sainte Anne», mémoire de maîtrise, Québec, Université laval, 1978, 107 p.

NOPPEN, Luc. *Notre-Dame-des-Victoires à la place Royale de Québec*, Québec, ministère des Affaires culturelles, 1974 (Coll. Civilisation du Québec, nº 15).

Pèlerinages canadiens : monographies des principaux lieux de pèlerinage au Canada, Montréal, Imprimerie du messager, 1928, 250 p.

Petit manuel des pèlerins au calvaire du Lac des Deux Montagnes, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1876.

PICARD, Hélène. «Monographie du calvaire de Trois-Rivières-Ouest», ms., Québec, Université Laval, Archives de folklore, 1973, s.p.

PORTER, John et Jean TRUDEL. *Le calvaire d'Oka*, Ottawa, Galerie nationale du Canada, 1974, 125 p.

POULIN, Anne-Marie. «Lieux de culte populaires de Sainte-Foy : hier et aujourd'hui», *L'Écho fidéen*, Bulletin de la Société d'histoire de Sainte-Foy, vol. 4, nº 1, automne 1990, p. 4-9.

PROVOST, Honorius. *Sainte-Marie de la Nouvelle-Beauce*, Québec, Société historique de la Chaudière, 1967.

PRUD'HOMME, François. *Notre-Dame-de-Lourdes de Rigaud. Cent ans de dévotion mariale, 1874-1974*, Rigaud, Sanctuaire de Notre-Dame-de-Lourdes, 1974, 224 p.

RÉAU, Louis. *Iconographie de l'art chrétien*, 6 vols, Paris, Presses universitaires de France, 1955-1959.

ROUSSEAU, Louis et Pierre CARTIER. «Le monde des images dans les églises montréalaises», inédit, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département des sciences religieuses, 1976, 17 p.

ROY, Pierre-Georges. *À travers l'histoire de Beaumont*, Lévis, 1943.

SAINTE-A., M. de. «La première chapelle de Sainte-Anne-de-Beaupré», *Le Bulletin des recherches historiques*, 9, 7 (juill. 1903), p. 210-213.

Sanctuaires de la province de Québec. Shrines of the Province of Québec, Québec, Office du tourisme, 1962.

SIMARD, Jean. «Témoins d'un passé de foi», *Perspectives, Le Soleil*, vol. 14, nº 254, Québec, 1972, p. 20-22.

SIMARD, Jean. «Cultes liturgiques et dévotions populaires dans les comtés de Portneuf et du Lac-Saint-Jean», *La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, Sessions d'étude 1976, Ottawa, p. 5-14.

SIMARD, Jean. «Croix de chemin et frontières culturelles des francophones au Québec et au Canada», dans Jean-Claude Dupont, *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière*, Montréal, Leméac, 1978, p. 393-412.

SIMARD, Jean. «Pour une protection sélective des croix de chemin du Québec», dans René Bouchard, *La vie quotidienne au Québec*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1983, p. 225-232.

TREMBLAY, Victor. *Alma, au Lac-Saint-Jean : son histoire*, Alma, 1967.

TRUDELLE, Joseph. *Les jubilés et les églises et chapelles de la ville et de la banlieue de Québec, 1608-1901*, Québec, Le Soleil, 1901-1904, 3 vols.

VAN GENNEP, A. «Cultes liturgiques et cultes populaires» (paru en 1934 dans *Folklore brabançon*), *Culte populaire des saints en Savoie*, Archives d'ethnologie française, nº 3, Paris, G.-P. Maisonneuve et Larose, 1973, p. 157-167.

VOISINE, Nive. *Luc Désilets et la fondation du centre de pèlerinage de Notre-Dame-du-Cap*, dans Pierre Boglioni et Benoît Lacroix, *Les pèlerinages au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1981, p. 111-122.

Rapports d'inventaire

POULIN, Anne-Marie et Jean SIMARD. «Lieux de culte populaires au Québec», Québec, Université Laval, mars 1989, 295 p. Rapport d'analyse patrimoniale des régions du Québec (Montréal exceptée) déposé au Centre de documentation du ministère de la Culture et des Communications, Québec.

POULIN, Anne-Marie. «Rapport d'analyse sur les lieux de culte populaires de la région de Montréal (régions administratives 06, 13, 14, 15, 16)», Québec, mars 1991, 349 p., Centre de documentation du ministère de la Culture et des Communications, Québec.

ROBERT, Jacques. «Les chapelles de procession du Québec», Québec, Inventaire des biens culturels, Direction générale du patrimoine, ministère des Affaires culturelles, août 1979, 163 p.

SIMARD, Jean et Martine ROBERGE. «Typologie des lieux de culte populaires (comté de Montmorency 1)», Québec, ministère des Affaires culturelles et Université Laval, 1985, 20 p.

SIMARD, Jean. «Corpus des croix de chemin du Québec, rapport général d'inventaire», Québec, ministère des Affaires culturelles, 1981, 89 p.

Le Québec, une terre colonisée par le ciel 5
Quelques repères méthodologiques 6

Par vaux et par monts 9
Sanctuaires et chemins de croix 9
La «montée» à Sainte-Anne 21
Chapelles, oratoires et statues 28

Par quatre chemins 39
La XII^{e} station du chemin de croix 39
Croix aux instruments de la passion 42
Calvaires 45
Trésor des croix de chemin 47

Bibliographie et filmographie 51

Recherche et rédaction :
Jean Simard

Révision linguistique :
Réjean L'Heureux

Conception graphique et mise en pages :
Capture communication

Éditeur :
Claude Janelle

Quadrichromie :
CPL inc.

Impression :
Imprimerie Le Renouveau

Chapelle de procession de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans. Sa construction pourrait remonter avant 1840.
Photo François Brault, avec autorisation à titre gracieux de Guérin et Associés ltée

Cette édition a été produite par
Les Publications du Québec
1500 D, boulevard Charest Ouest
Sainte-Foy (Québec)
G1N 2E5

Cette publication a été réalisée par la
Direction des communications du ministère
de la Culture et des Communications.

Dépôt légal : 1995

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
© Gouvernement du Québec, 1995
ISBN : 2-551-16290-6

COLLECTION PATRIMOINES

LIEUX et TRADITIONS

6

[illegible]

[illegible]